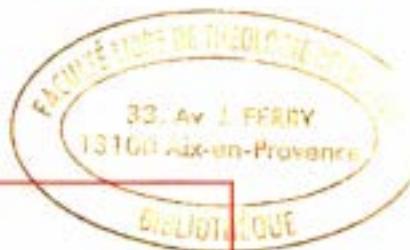


# LA REVUE RÉFORMÉE

*SOLI DEO GLORIA*



## SOMMAIRE

Pierre MARCEL : L'Humilité, d'après Calvin .....	1
Jean-Daniel BENOIT : D'une édition à l'autre de l'Institution ; Comment Calvin travaillait .....	39
C. P. T. RIJPER : Une erreur ? Et la réponse de Pierre BOURGUET .....	52
Conférence Réformée sur Création et Evolution ..	57
Jean CALVIN : Commentaire sur l'Epître aux Romains .....	59

# LA REVUE RÉFORMÉE

*REVUE THEOLOGIQUE ET PRATIQUE*

*à l'usage des fidèles, des conseillers presbytéraux et des pasteurs*

*publiée par la*

**SOCIETE CALVINISTE**

**Avec la collaboration de pasteurs, docteurs et professeurs  
des Eglises réformées françaises et étrangères.**

## COMITE DE REDACTION

Jean CADIER — Pierre COURTHIAL — Jean HOFFMANN  
Pierre MARCEL — Michel RÉVEILLAUD  
André SCHLEMMER — A.-M. SCHMIDT

*Directeur : Pierre MARCEL*

*Président de l'Association Internationale Réformée*

*Rédaction : 8, rue de Tourville, ST-GERMAIN-EN-LAYE (Seine-et-Oise), France*

## ABONNEMENTS, ENVOIS DE FONDS ET DONS

**se référer page 3 de la couverture**

**PRIX DE CE NUMÉRO : N.F. 3,**

(Franco de port et 15 % de réduction sur toute commande de numéros spéciaux de « La Revue Réformée » — voir page 4 de la couverture — adressée directement à notre Trésorier : voir page 3 de la couverture)

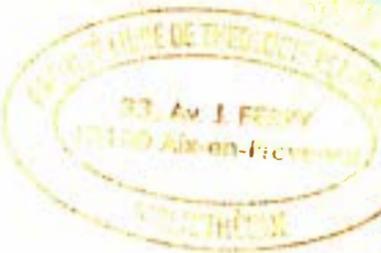
## A NOS ABONNES

Tous les abonnements partant du 1<sup>er</sup> janvier, nous serions extrêmement reconnaissants à nos abonnés, qui ne nous auraient pas encore adressé leur souscription 1960, de bien vouloir renouveler sans tarder leur abonnement, selon les indications de la page III de la couverture. Les factures adressées en septembre comporteront 0,50 NF de frais de rappel.

— *Les abonnements partent toujours du premier numéro de chaque tome (année ordinaire).*

— *Tout abonnement qui n'est pas résilié au 31 décembre (par lettre adressée à l'Administration de la Revue) est considéré comme valable pour l'année suivante.*

— *Les abonnements doivent être réglés dans les six premiers mois de l'année. Les frais de rappel (N.F. 0,50) sont à la charge des abonnés.*



# L'HUMILITÉ D'APRÈS CALVIN

par Pierre MARCEL (1)

« *Il convient que nous apprenions à vivre et à mourir humblement* <sup>2</sup>. »

## I. Sources et importance de l'humilité

### LE POISON DE L'ORGUEIL.

« DÉMOSTHÈNE, orateur grec, étant interrogé quel était le premier précepte de l'éloquence, répondit que c'était de bien prononcer ; étant interrogé du second, répondit autant, et autant du troisième : ainsi, dit saint AUGUSTIN, si tu m'interroges des préceptes de la religion chrétienne, je te répondrai que le premier, le second et le troisième, c'est l'humilité. » <sup>3</sup>.

Si l'humilité résume tous les préceptes de la religion chrétienne, c'est que l'orgueil est la principale source de tous les péchés <sup>4</sup>. L'or-

<sup>1</sup> Il semble qu'il y ait aujourd'hui quelque désaffection pour l'étude et la recherche des vertus chrétiennes. Sans vouloir épouser la question, le présent article veut être une modeste contribution à l'étude et à la recherche de l'humilité, telle qu'elle est apparue à CALVIN expliquant les Saintes Ecritures. De cet enseignement, parce qu'il est biblique, rien n'est aujourd'hui périmé : tout y demeure actuel et vivant, pour nous et notre vie personnelle, conjugale, familiale, ecclésiastique et civique.

Plutôt que de tout fondre en un style personnel, j'ai préféré citer souvent CALVIN, dont la langue est inimitable, rapprocher les unes des autres des pensées éparses, et faire part au lecteur d'un certain nombre de textes de grand intérêt, généralement trop peu connus.

Si cette étude apporte à quelques-uns autant de profit que j'en ai moi-même tiré et continue d'en avoir, j'en rendrai grâces à Dieu. Peut-être inspirera-t-elle, ici et là, une série de prédications, ou une étude biblique paroissiale ou de jeunes, sur « cette mère de toutes les vertus ».

<sup>2</sup> *Commentaire sur Genèse 11 : 4.*

<sup>3</sup> *Institution chrétienne*, II, II, 11.

<sup>4</sup> *Commentaire sur Osée 10 : 13.*

gueil a été la cause de la ruine du genre humain : toute notre race est infectée de cette maladie !

L'orgueil s'attribue plus que de raison, usurpe ce qu'il ne possède pas et se fait accroire des choses extraordinaires. L'orgueilleux est un présomptueux ; il se confie en sa sagesse, juge d'après son intelligence et sa sensibilité, tient de lui-même les critères de la vérité, les raisons et le sens des êtres et des choses. L'orgueil lâche la bride aux plaisirs et aux concupiscences de l'esprit qui reste attaché à ses évidences et à son « bon-sens », cherche sa propre gloire, et ne peut recevoir ni conseil ni instruction. L'orgueilleux est inaccessible à une révélation et tient à distance la Parole de Dieu.

C'est pourquoi l'Ecriture appelle l'incroyant un *orgueilleux* ; il est incroyant, incrédule, impie, parce qu'orgueilleux. Les orgueilleux oublient qu'ils ont été créés de la poussière de la terre et qu'il leur faudra y retourner bientôt ; ils se méprennent sur leur condition présente. Non contents d'être créés à l'image de Dieu, ils recherchent l'égalité avec lui, et s'efforcent, autant qu'il leur est possible, d'obscurcir sa gloire et de détruire son règne. Bien qu'ils n'usurpent pas le titre de Dieu, et ne se vantent point ouvertement d'être des dieux, ils n'en sont pas moins sacrilèges pour autant qu'ils s'attribuent à eux-mêmes ce qui est propre à Dieu, désirent au fond de leur cœur être des dieux, et qu'on les tienne pour tels.

Sur le plan social, l'orgueilleux méprise les autres, s'en sépare ou les domine.

L'orgueil est un poison insidieux et subtil : les autres vices ont lieu en des choses mauvaises, mais celui-ci est à craindre dans les meilleures œuvres. En outre, il est par nature si profondément enraciné en nous qu'il est d'autant plus malaisé de l'en arracher. Quand nous aurons remporté bien des victoires et extirpé nombre de vices, l'orgueil sera le dernier contre lequel il nous faudra combattre.

Au contraire, *l'humilité est la mère de toutes les vertus.*

L'originalité de la conception calviniste de l'humilité — comme nombre d'autres conceptions calvinistes — provient de sa non-originalité, c'est-à-dire de sa fidélité aux enseignements et à l'esprit de l'Ecriture sainte.

#### LE POINT DE DÉPART RELIGIEUX DE L'HUMILITÉ.

Son point de départ est le même que celui de toute la théologie : la connaissance de Dieu, qui conduit à une authentique et religieuse connaissance de soi. Je dis une connaissance *religieuse*, car elle n'est point comparable à celle des philosophes qui, en exhortant l'homme à se connaître, l'incitent à considérer sa dignité et son excellence, le nourrissent en sa confiance, l'enflent d'orgueil, lui suggèrent de négliger

ger le ciel et de chercher l'immortalité sur la terre, et de confier à leur raison le gouvernement de leur vie<sup>5</sup>.

La vraie connaissance de soi implique et exige la connaissance de Dieu, qui seule peut nous enseigner l'humilité.

En premier lieu, l'orgueil provient de ce que nous ne pensons point à la grandeur de Dieu, à sa formidable puissance créatrice, donc, par comparaison, à notre faiblesse et à notre petitesse. Celles-ci nous apparaissent d'abord dans la prise de conscience de notre corporalité : nés de la poussière, tout ce qui est digne d'être prisé en notre corps n'est, dit CALVIN, qu'un « bâtiment de fange et de boue » ; eu égard au seul ordre naturel, la mort, par quoi notre corps retournera à la poussière, manifeste son « insignifiance »<sup>6</sup>.

Considérant, à la lumière de l'Ecriture, les dons que Dieu a mis en nous lors de la création, et l'excellence qu'aurait notre nature si elle fût demeurée intègre, notre faiblesse et petitesse nous apparaî-

<sup>5</sup> Nous pourrions aussi bien, aujourd'hui, citer les philosophes du désespoir, et la conception de l'homme à quoi aboutit la philosophie de l'évolution qui le rabaisse et l'enorgueillit tout à la fois. Cf. par exemple Jean ROSTAND, *La Vie et ses Problèmes*, p. 199 à 206, qui affirme entre autres : « L'homme n'est rien moins que l'œuvre d'une volonté lucide, il n'est pas même l'aboutissement d'un effort sourd et confus. Sa naissance ne faisait partie d'aucun programme cosmique. Les processus aveugles et désordonnés qui l'ont conçu ne recherchaient rien, n'aspéraient à rien, ne tendaient vers rien, même le plus vaguement du monde. Il naquit sans raison et sans but, comme naquirent tous les êtres, n'importe comment, n'importe quand, n'importe où... Un éclair dans la nuit, ainsi a-t-on défini la pensée. Il semble bien, du reste, que cette pensée ait pour seule fonction d'assister au jeu de la machine qu'elle a l'illusion de commander. L'acte dit volontaire se réduit vraisemblablement à une résultante de réflexes, et sans doute l'homme qui réfléchit, qui calcule, qui délibère, n'est-il pas moins assujetti dans la dernière de ses démarches que la chenille qui rampe vers la lumière ou que le chien qui répond par un flux de salive au coup de sifflet de l'expérimentateur. Les plus graves décisions morales, où l'homme attache tant de prix, apparaissent alors comme de purs effets des stimulations sociales, et quand il croit se soumettre librement aux impératifs sacrés qu'il croit s'être choisis, il n'est qu'un automate qui s'agit conformément aux intérêts du groupe dont il fait partie... »

« Certes, à se souvenir de ses origines, il a bien sujet de se considérer avec complaisance. Ce petit-fils de poisson, cet arrière-neveu de limace, a droit à quelque orgueil de parvenu. Jusqu'où n'ira-t-il pas dans sa maîtrise des forces matérielles ?... Sa réussite a de quoi lui tourner un peu la tête, mais, pour se dégriser aussitôt, qu'il situe son royaume dérisoire parmi les astres sans nombre que lui révèlent ses télescopes. Comment se prendrait-il encore au sérieux, sous quelque aspect qu'il s'envisage, une fois qu'il a jeté le regard dans les gouffres glacés où se hâtent les nébuleuses spirales !... L'espèce humaine passera, comme ont passé les Dinosaures et les Stégocéphales... En ce minuscule coin d'univers sera annulée pour jamais la pitoyable et falotte aventure du protoplasme..., partout soutenue par les mêmes illusions, créatrice des mêmes tourments, partout aussi absurde, aussi vainque, aussi nécessairement promise dès le principe à l'échec final et à la ténèbre infinie... »

« Impossible pour lui (l'homme) de se leurrer de l'espoir qu'il participe à quoi que ce soit qui le dépasse. Son labeur ne s'insère dans aucune forme d'absolu... Il ne prépare rien, il ne prolonge rien, il ne se relie à rien. Il ne connive pas — comme croyait Renan — à une « politique éternelle ». Tout ce à quoi il tient, tout ce qui compte à ses yeux, a commencé en lui et finira avec lui. Il est seul, étranger à tout le reste. » Etc...

<sup>6</sup> *Commentaire sur Genèse 11 : 4.*

tront plus grandes encore. Certes, Dieu ne veut pas que nous oublions notre dignité première ! Mais ces grâces singulières, et celles qu'il nous maintient dans sa miséricorde, doivent nous faire connaître dans quel but, avec le don de la vie, nous les avons reçues, et, face à la caducité de notre corporalité, à méditer la vie future. *Rien d'excellent ne peut être trouvé sinon en Dieu.* Ces dons, nous ne les avons donc pas en propre : c'est Dieu qui nous les dispense par sa grâce, afin que nous dépendions toujours de lui, car notre béatitude est de participer de lui, et que nous désirions le servir. « Ce qui est bon en nous n'est point nôtre, mais nous est conservé par la bonté d'un Autre. » La générosité de Dieu, loin de nous enfler, doit nous conduire à la modestie et à l'humilité. Si Adam n'a point su glorifier Dieu dans la reconnaissance des biens qu'il en avait reçus, que pour le moins nous le glorifions maintenant dans la confession de notre pauvreté<sup>7</sup> !

La grandeur et l'éternité de Dieu, sa bonté et sa générosité, nous font ressentir d'une manière poignante la fragilité, la brièveté, le caractère précaire et transitoire, la faiblesse de notre condition, du coup la relation exacte qui unit Dieu à la créature comme telle : Il est le créateur qui jouit de tous ses droits, nous sommes sa créature ; Il est la source de tout bien, nous sommes ses débiteurs. Nous ne pouvons faire l'expérience de sa puissance sans nous soumettre avec respect à sa suprématie, ni le concevoir en sa bonté sans que sa libéralité ne nous touche et nous oblige à le servir.

#### LA SAINTETÉ ET LA JUSTICE DE DIEU.

Dieu se révèle aussi dans sa sainteté et sa justice. Et quelle sainteté, quelle justice ! Non celles que conçoit notre esprit, mais qui nous sont décrites dans l'Ecriture. Il est Celui par la clarté duquel les étoiles sont obscurcies et les cieux ne sont point nets, dont la justice est insupportable à ses Anges — car ils sont impurs à ses yeux — et fait apparaître la souillure en ses saints.

En la présence de son Dieu, l'homme ne peut être ni justifié ni déclaré pur. Dans ses *Sermons sur le Livre de Job*, CALVIN revient souvent sur ce thème. Si les étoiles, qui semblent très claires et brillantes pendant la nuit, perdent tout leur éclat à la lumière du soleil, qu'adviendra-t-il de la plus grande innocence qu'on puisse imaginer en l'homme, quand elle sera comparée à la pureté de Dieu ? Alors nous apparaît notre misérable condition survenue par la chute d'Adam : nous nous voyons déchus de notre origine, détournés du but de notre création. Notre vie tout entière est examinée avec rigueur : dévoilées les plus secrètes pensées de notre cœur ; contrainte, notre conscience, quoiqu'elle résiste et se dérobe, de laisser apparaître ce qu'elle avait même oublié ! Nous nous prenons à connaître certains de nos maux. Quand nous pensons avoir quelque chose en nous, et que

<sup>7</sup> *Institution chrétienne*, II, II, 1.

Dieu vient en avant, « il faut que tout soit englouti et mis à néant par sa gloire incompréhensible ! »<sup>8</sup>. Il ne nous reste rien. Le sentiment de cette misère doit abattre en nous toute gloire et présomption, nous accabler de honte, nous humilier, afin que nous gémissions et, en gémissant, soupirions après notre dignité perdue<sup>9</sup>. L'impie, parce qu'il ne connaît pas Dieu, est toujours rebelle et insolent : c'est pourquoi *rien ne peut abattre l'orgueil de la chair si ce n'est la connaissance de Dieu*<sup>10</sup>.

Cette appréhension simultanée de la sainteté de Dieu et de notre misère peut assurément être en partie intuitive ; toutefois, c'est la Loi qui, dans l'Ecriture, nous révèle la *justice* de Dieu, et met en évidence notre faiblesse morale et l'iniquité qui en procède.

*Notre faiblesse morale*, car à la règle de sa justice, notre nature, corrompue et perverse, est entièrement contraire et opposée<sup>11</sup>. « Quand nous éprouvons nos forces à exécuter la Loi de Dieu, par la difficulté que nous y trouvons, nous avons l'occasion d'abattre notre orgueil ; quelque grande opinion que nous en ayons auparavant conçue, nous sentons alors combien elles sont grecées d'un si pesant fardeau, jusqu'à chanceler, vaciller, déchoir et finalement tout à fait défaillir. »<sup>12</sup>

*Notre injustice et notre impureté*, vu qu'à sa perfection, notre capacité, selon qu'elle est débile et inapte à bien faire, ne peut répondre<sup>13</sup>. En démontrant la justice de Dieu, c'est-à-dire celle qui lui est agréable, la Loi nous admoneste de notre injustice et nous en rend certains, jusqu'à nous en convaincre et condamner. A la balance de la Loi de Dieu, nous nous voyons à cent lieues de la vraie sainteté, au contraire, pleins de vices dont nous pensions être purs auparavant<sup>14</sup>. Nous ne pouvons faire autrement que de nous voir dans la boue du péché. Arrogance, outrecuidance, hypocrisie et les superstitions qui les suivent sont détruites.

Or, c'est devant le *tribunal de Dieu* que la Loi nous ajourne et nous fait comparaître. Si nous regardions au prochain, nous prendrions occasion de nous estimer ; la comparaison tournerait à notre avantage et nous aveuglerait. Mais, au tribunal de Dieu, toute juridiction, toute mesure humaine, tout critère subjectif sont sans valeur et sans force<sup>15</sup> !

<sup>8</sup> *Sermon sur Job 25 : 5, n° 94, Opera Calvini, XXXIV, 415.*

<sup>9</sup> *Institution chrétienne*, II, I, 3.

<sup>10</sup> *Commentaires sur Esaié 36 : 18, et sur I Corinthiens 14 : 25.*

<sup>11</sup> *Institution chrétienne*, II, VII, 1.

<sup>12</sup> *Institution chrétienne*, II, VII, 6.

<sup>13</sup> *Institution chrétienne*, II, VIII, 1.

<sup>14</sup> *Institution chrétienne*, II, VII, 6.

<sup>15</sup> « Il en advient autant à notre âme envers Dieu, qu'à notre corps envers le ciel ; car, pendant que l'homme s'arrête à contempler ce qui est à l'entour de lui, il estime sa vue bonne et forte, mais s'il dresse l'œil au soleil, il sera telle-

*Nous voyons que ce n'est point un jeu, aime à répéter CALVIN.* Il nous faut penser à Dieu *tel qu'il est, à sa justice.* « Or, elle est méprise et moquée outre raison, quand on ne la reconnaît point si parfaite qu'elle n'ait rien pour acceptable que ce qui est absolument entier, pur de toute souillure et d'une perfection où il n'y ait rien à redire. »<sup>16</sup>

« A la vraie règle de la justice, toutes les œuvres des hommes, si on les estime selon leur dignité, ne sont qu'ordure et vilenie, ce qu'on juge communément être justice, n'est que pure iniquité devant Dieu, ce qu'on juge intégrité, n'est que souillure, ce qu'on juge gloire, n'est qu'ignominie... Dieu n'est jamais droitement loué, sinon que notre ignominie soit manifestée ; jamais vraiment exalté, sinon que notre orgueil soit brisé ; jamais glorifié, sinon que nous soyons plongés dans la honte et couchés dans la poussière. »<sup>17</sup> La présence de Dieu nous est épouvantable, parce que nous commençons alors à sentir que nous ne sommes rien : « Il est nécessaire, dit saint AUGUSTIN, que toutes les armes de l'impiété soient brisées, rompues, brûlées, et que tu demeures désarmé, n'ayant nulle aide en toi. »<sup>18</sup>

Estimons donc nos richesses, ou plutôt notre indigence ; l'ayant connue, soyons abattus en une extrême confusion, comme si nous étions réduits à néant. Il ne nous reste rien dont nous puissions nous glorifier !

#### L'HUMILITÉ VOLONTAIRE DU CROYANT.

Nous savons à quel point ces affirmations, qui suivent pourtant de si près l'enseignement des Ecritures, peuvent être désagréables à des oreilles modernes ! Nombreux sont ceux qui, en raison de leur apparente rigueur, hésitent à se les approprier.

Mais il ne faudrait pas croire que cette humilité nous soit arrachée, que ce déprisement de nous-mêmes nous soit imposé par violence comme un fait inévitable auquel nous n'acquiescerions pas. Assurément, Dieu se révèle à nous avec une totale liberté, il nous subjugue par l'action de son Saint-Esprit, il fait irruption en notre

ment ébloui de sa clarté que ce regard lui fera sentir une plus grande débilité de sa vue, qu'elle ne semblait avoir en regardant les choses inférieures... Allons donc nous glorifier orgueilleusement de notre justice parmi les hommes, cependant que Dieu l'aura en abomination au ciel ! » (*Institution chrétienne*, III, XII, 2).

« Jamais nous ne serons instruits à la vraie humilité, jusqu'à ce qu'on nous ait fait connaître que c'est à Dieu que nous devons répondre, que nous sommes convoqués devant son siège pour le sentir notre juge ; davantage aussi que nous ne pouvons pas échapper de sa main, qu'il faut que toute notre vie soit, là, connue et examinée » (*Sermon sur Job 5 : 8, Opera Calvinii*, XXXIII, 234).

<sup>16</sup> *Institution chrétienne*, III, XII, 1.

<sup>17</sup> *Institution chrétienne*, III, XII, 4 ; *Commentaire sur Daniel 4 : 37.*

« Il nous faut penser comment nous pourrons répondre à ce Juge Céleste, quand il nous appellera à rendre compte... Cette horrible voix nous doit faire trembler : Si tu prends garde aux iniquités, Seigneur, qui sera-ce, ô Seigneur, qui pourra subsister ? (*Ps. 130 : 5*). » (*Institution chrétienne*, III, XII, 1).

<sup>18</sup> *Institution chrétienne*, II, II, 11.

être intérieur et bouscule toutes nos conceptions acquises. S'il ne s'agissait que d'une œuvre transcendante de Dieu, donc extrinsèque à notre cœur, supportée passivement ou contre notre gré, il ne serait plus question d'humilité véritable, mais d'*humiliation*, et nous serions alors des apathiques résignés ou des asservis. Or, l'authentique humilité est *active* : elle veut que ce soit l'homme qui, sous l'influence intrinsèque de la Parole et de l'Esprit, s'humilie lui-même du dedans ; elle doit être le résultat d'une démarche consciente, d'un libre mouvement, d'un désir recherché, d'un acquiescement positif.

Dieu nous révèle sa justice et nous la rappelle ; mais, nous aussi, « *il nous faut penser* à la justice de Dieu »<sup>19</sup>. Dieu siège à son tribunal par un droit souverain que nul ne peut lui contester, et nous y convoque ; que chacun donc « *l'établisse en son siège* »<sup>20</sup>, et « *s'journe devant* le Juge céleste, *s'abatte de son bon gré* et *s'anéantisso* »<sup>21</sup>. Dieu nous est présent ; mais « *il nous faut venir* en sa présence »<sup>22</sup>. Dieu fait irradier sa gloire ; mais « *nous avons à désirer* qu'il nous la fasse sentir »<sup>23</sup>. Dieu nous abaisse ; mais « *nous devons nous abaisser* complètement devant lui, *nous humilier* comme si nous étions dépouillés de toute vie propre »<sup>24</sup>, et cela *de notre bon gré*<sup>25</sup>, et *volontiers*<sup>26</sup>. Dieu nous examine, mais nous devons procéder nous-mêmes à cet examen *volontaire*, car c'est *volontairement* qu'il nous faut apprendre une parfaite humilité pour nous abaisser et nous démettre de toute gloire<sup>27</sup>. « Il faut que nous entrions en nos consciences, et que nous fassions une telle purge, que nous ne laissions pas une seule goutte d'orgueil et de présomption en nous »<sup>28</sup>, car Dieu ne peut être vraiment glorifié que si l'homme se dépouille entièrement *lui-même*<sup>29</sup>. « *Qui bien se connaît peu se prise* », répète CALVIN. « Celui qui pense bien combien est grave l'offense d'avoir violé la justice de Dieu, n'a repos ni cesse jusqu'à ce qu'il ait donné gloire à Dieu dans son humilité. »<sup>30</sup> *La gloire du Dieu de Jésus-Christ, tel est le but de l'humilité chrétienne.*

Ici, deux remarques s'imposent. Cette faiblesse et ce péché, que nous découvrons en nous, nous concernent au premier chef, nous personnellement, et non notre prochain. A l'exemple du publicain de la parabole, celui qui s'humilie devant Dieu n'est nullement réconforté

<sup>19</sup> *Institution chrétienne*, III, XII, 4.

<sup>20</sup> *Institution chrétienne*, III, XII, 1.

<sup>21</sup> *Institution chrétienne*, III, XII, 1.

<sup>22</sup> *Commentaire sur Daniel* 9 : 19.

<sup>23</sup> *Sermon 154 sur Job 40* ; *Opera Calvini*, XXXV, 442.

<sup>24</sup> *Commentaire sur Daniel* 9 : 19.

<sup>25</sup> *Sermon 115 sur Job* 31 : 27 ; *Opera Calvini*, XXXIV, 686.

<sup>26</sup> *Commentaire sur I Pierre* 5 : 5.

<sup>27</sup> *Institution chrétienne*, II, VIII, 1.

<sup>28</sup> *Commentaire sur Deutéronome* 7 : 5-8 ; *Opera Calvini*, XXVI, 519.

<sup>29</sup> *Commentaire sur Habacuc* 1 : 16.

<sup>30</sup> *Institution chrétienne*, III, III, 16.

à la pensée du péché des autres, ou par ces lieux communs : « Tout le monde est pécheur... La perfection n'est pas de ce monde... », etc. L'appréciation de notre vie et de notre personne devant Dieu ne passe pas par le détour de celles de notre prochain : *ce que sont les autres ne change pas notre nature*. Le calviniste n'est pas un critique pessimiste et ombrageux qui dénigre et condamne autrui : il est un homme perspicace, épris de vérité, qui renonce sur son compte à toute tromperie et à toute vaine imagination. Au contraire, nous le verrons, la connaissance de son péché le conduit à la tolérance, à la bienveillance envers les autres, à l'amour. Se connaissant mieux que personne, il se condamne lui-même plus que quiconque, et cela lui suffit. Le droit de juger, il le sait, n'appartient qu'à Dieu et à sa Parole annoncée en son Nom.

En outre, cette connaissance de notre faiblesse et de notre péché ne correspond nullement à une tendance masochique ou morbide ; elle n'aboutit pas à un chronique complexe d'infériorité quant à soi ou devant autrui, à une abdication envers la vocation de notre vie. L'humilité n'est pas un désespoir ; au contraire, *c'est elle qui donne accès à la grâce et aux grâces de Dieu*. Toute puissance propre en l'homme doit être détruite et annihilée, pour édifier en lui celle de Dieu<sup>31</sup>. *Finalement*, elle est toute à notre avantage, et c'est pourquoi Dieu nous en impose, *par amour*, l'obligation. L'humilité n'est pas une fin en soi, mais la porte étroite de la grâce : « Il n'y a rien que nous devions tant désirer que de nous humilier. Et pourquoi ? *C'est la seule ouverture que nous ayons pour recevoir toutes les grâces de Dieu.* »<sup>32</sup>

Le déplaisir de nous-mêmes trouve sa limite au plaisir de Dieu, à l'octroi de sa grâce, car Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles. « La rigueur de cet examen doit se poursuivre jusqu'à ce qu'elle nous ait *domptés* d'une épouvante de nous-mêmes, pour nous disposer à recevoir la grâce de Jésus-Christ. Car celui qui pense être capable d'en jouir, sans s'être démis de toute hauteur de cœur, se trompe grandement... Il faut que nous soyons tellement *domptés*, qu'étant entièrement dénués, notre disette nous contraigne à chercher en Dieu ce qui manque en nous... Quand un tel examen sera fait, nous serons disposés à recevoir la grâce de Dieu et à l'en glorifier quand nous l'aurons reçue... »<sup>33</sup>. Le seul moyen de nous humilier est qu'étant entièrement vides et pauvres, nous donnions lieu à la miséricorde de Dieu, car aux humbles qu'il veut sauver, Dieu ne laisse rien que la seule espérance en lui<sup>34</sup>. L'humilité de l'homme et la miséricorde de Dieu forment un couple inséparable : « Plus tu es débile en toi, mieux Dieu te reçoit », dit saint AUGUSTIN.

<sup>31</sup> Cf. *Institution chrétienne*, II, II, 1.

<sup>32</sup> *Sermon 28 sur Job 7* ; *Opera Calvini*, XXXIII, 51.

<sup>33</sup> *Institution chrétienne*, III, XII, 5 ; *Sermon sur Ezéchias*, II ; *Opera Calvini*, XXXV, 549 ; *Sermon sur Deutéronome 7* : 5-8 ; *Opera Calvini*, XXVI, 519.

<sup>34</sup> Cf. *Institution chrétienne*, III, II, 6, et *Commentaire sur Sophonie 3* : 11-12.

Soyons donc sur nos gardes, de peur qu'en nous efforçant de nous déplaire et hair, nous ne soyons accablés d'une telle épouvante que nous en venions à défaillir entièrement. Nous risquerions alors de nous éloigner de Dieu et de le fuir, tandis qu'au contraire, « *par la pénitence, Dieu nous convie à soi* »<sup>35</sup>. L'astuce de Satan tend toujours à faire que ce qui est indispensable à notre salut nous soit transformé en poison. Si les hommes s'enorgueillissent, Satan est vainqueur ; si nous nous humilions, il est prêt d'être vaincu. Dès lors, ceux qui connaissent leur misère, il cherche à les précipiter dans un désespoir qui les prive de toute espérance en Dieu, les rende incrédules à sa miséricorde, imperméables à ses grâces. Si la conscience de notre faiblesse nous coupe le souffle, celle de la grâce nous permet de reprendre haleine. C'est pourquoi « *il n'y a nul danger que l'homme s'abaisse trop fort, moyennant qu'il entende qu'il lui faut recouvrer en Dieu ce qui lui manque en soi-même* »<sup>36</sup>, et qu'il ne perde jamais la mémoire des biens que Dieu lui a faits et qu'il lui dispense sans cesse avec largesse. *La crainte qui finit en humilité, et ne nous détourne point de l'espérance d'obtenir notre pardon, ne peut être excessive*<sup>37</sup>. « *Soyons nos juges, afin de n'être point jugés ; condamnons-nous afin d'être absous par sa grâce et bonté infinies.* »<sup>38</sup>.

#### L'HUMILITÉ ET LE CULTE.

L'humilité fait partie du *culte* que nous rendons à Dieu. « *Elle est le sacrifice qui lui est plus que tout agréable.* »<sup>39</sup>. Elle doit donc être, selon CALVIN, entière et totale. Elle n'est point de baisser la tête ou de contrefaire l'humble par des mines extérieures, ni de nous faire petits, bien que nous pensions avoir de quoi nous glorifier ; moins encore de rester modestes tout en pensant avoir quelque vertu, ni — suggestion plus subtile encore — de détourner notre pensée de cette dernière : « *Je n'appelle pas cela de l'humilité, si nous pensons avoir quelque chose de reste !* »<sup>40</sup>. L'humilité n'est pas une modestie par laquelle nous quittions un seul poil de notre droit pour nous abaisser devant Dieu, mais un abaissement sans feintise de notre cœur, un anéantissement sans fard procédant d'un droit sentiment de notre misère et pauvreté, dont notre cœur soit abattu. Car l'humilité est toujours ainsi décrite dans la Parole de Dieu. Comment pourrions-nous nous confesser devant Dieu autrement que nous ne pensons être en notre cœur ? Produissons donc une vraie confession, non une fausse défense !

<sup>35</sup> Cf. *Institution chrétienne*, III, iii, 15.

<sup>36</sup> *Institution chrétienne*, II, ii, 10.

<sup>37</sup> *Ibid.*, III, iii, 15.

<sup>38</sup> *Sermon 150 sur Job* ; *Opera Calvini*, XXXV, 394.

<sup>39</sup> *Sermon 116 sur Job 31* ; *Opera Calvini*, XXXIV, 687.

<sup>40</sup> *Institution chrétienne*, III, xii, 6.

S'humilier « à demi », se soumettre « en partie », c'est aussi *ne donner gloire à Dieu qu'à demi*. Or, Dieu se réserve entièrement ce qui est sien : nous ne pouvons partager sa gloire. Si nous en étions tentés, souvenons-nous de trois choses. D'abord, qui est Dieu, quelle est sa vertu et sa puissance, quelle est sa justice, quelle est toute sa gloire. Si nous y pensons bien, notre caquet sera rabaisé et cela suffira pour nous réduire à rien. Ensuite, en cherchant devant Dieu l'origine de nos vertus, nous confesserons que nous ne les avons et qu'elles ne nous sont conservées que par pure grâce. Dépendant entièrement de Dieu, nous lui sommes d'autant plus obligés. Enfin, nous examinant mieux encore, nous découvrirons que le péché est, en nous et par notre faute, indissolublement mêlé aux grâces de Dieu : nous nous humilierons de les recevoir et de les utiliser si mal. *Si Dieu appelerait en jugement nos meilleures œuvres, il trouverait en elles sa justice et notre propre confusion*. N'étant rien, ne valant rien par nous-mêmes, souvenons-nous de notre condition et laissons à Dieu sa gloire entière<sup>41</sup>. « Voici, dit saint BERNARD, tout le mérite de l'homme : c'est de mettre tout son espoir en Celui qui sauve tout l'homme. »<sup>42</sup>

#### L'ÉLECTION DONNE L'HUMILITÉ.

Tout est grâce en effet. Notre salut vient de Dieu, est et reste en Dieu. Prêchant sur Deutéronome 9 : 1-6, CALVIN s'écrie : « Si les hommes ne peuvent rien mériter en ce monde pour les choses caduques, comment mériteront-ils la vie éternelle ? Si je ne puis gagner un sou, comment gagnerais-je un royaume ? » La doctrine chrétienne le plus propre à établir et à maintenir en nous l'humilité est assurément celle de l'élection gratuite : « Jamais nous ne serons pleinement persuadés comme il est requis que la source de notre salut soit la miséricorde gratuite de Dieu, jusqu'à ce que son élection éternelle nous soit claire elle aussi, parce qu'elle nous éclaire par comparaison la grâce de Dieu, en ce qu'il n'adopte pas indifféremment tout le monde en l'espérance du salut, mais donne aux uns ce qu'il dénie aux autres. *Chacun confesse combien l'ignorance de ce principe diminue la gloire de Dieu, et combien aussi elle retranche de la vraie humilité* : c'est de ne point mettre toute la cause de notre salut en Dieu seul. »<sup>43</sup> C'est Dieu qui nous a cherchés quand nous lui tournions le dos : il nous a adoptés pour ses enfants, insérés dans son Eglise. Il n'y a que son amour gratuit qui l'ait incité à le faire. Dès lors, en arrachant cette racine de l'humilité qu'est l'élection par grâce, on ne fait pas moins d'injure aux hommes qu'à Dieu, parce que rien, s'il y manque cette confession, ne suffira à nous humilier dûment, et nous ne sentirons point assez de cœur combien nous sommes obligés à Dieu.

<sup>41</sup> *Commentaires sur Actes 12 : 23.*

<sup>42</sup> *Institution chrétienne*, III, xii, 3.

<sup>43</sup> *Institution chrétienne*, III, xxi, 1.

La volonté n'est encline au bien que chez les élus. Nul ne possède de soi-même une volonté droite, car elle vient de la même faveur gratuite dont nous sommes élus avant la création du monde. Le commencement de vouloir et de faire le bien vient de la *foi* : or la foi, selon l'Ecriture, est un don gratuit. C'est Dieu qui ôte notre cœur de pierre pour nous donner un cœur de chair ; pour nous conduire au bien, tout ce qui nous est propre doit donc être aboli : et ce tout ce qui y est substitué procède sa grâce. « Dieu ne pourrait mieux ôter la louange de tout ce qui est bon et droit en notre volonté pour se l'attribuer, que quand il appelle notre conversion : une création d'un nouvel esprit et d'un nouveau cœur. Car il s'ensuit toujours qu'il ne peut rien procéder de bon de notre volonté, jusqu'à ce qu'elle soit réformée : et après, que la réformation, en tant qu'elle est bonne, est de Dieu, non pas de nous. »<sup>44</sup>

Seule l'humilité permet de désirer la grâce, de la recevoir et de produire les fruits et les œuvres de la grâce ; seule, elle nous permet d'aller à Christ et de l'accueillir en nous. Son précieux sang confirme toute la doctrine de l'humilité. Le Fils de Dieu est descendu de son infinie grandeur... Comment nous, qui ne sommes rien, nous élèverions-nous par orgueil ? Dénus et vides, nous recourons alors à la miséricorde du Seigneur. Quoique pauvres et indignes pécheurs, en Christ la face de Dieu nous reluit pleine de grâce et douceur<sup>45</sup>. Observer le sabbat, le repos du Seigneur, c'est savoir nous reposer de toutes nos œuvres pour donner lieu aux siennes : « *Sans moi*, dit le Christ, *vous ne pouvez rien faire* ! »<sup>46</sup>.

Rien ! Il n'est pas question d'une simple insuffisance : le Christ nous arrache toute idée d'une capacité propre quelconque. Entés en lui, nous fructifions comme un cep de vigne prenant vigueur des sucs de la terre, de la rosée du ciel, de la chaleur du soleil. Il ne reste donc aucune part personnelle dans nos bonnes œuvres<sup>47</sup>. *La seule vraie dignité du chrétien, c'est son indignité.*

« La seule et très bonne dignité que nous pouvons apporter à Dieu est celle-ci : que nous lui offrions notre abjection et indignité, afin que par sa miséricorde il nous fasse dignes de soi ; que nous soyons confus en nous-mêmes, afin d'être consolés en lui ; que nous nous humiliions en nous-mêmes, afin que nous soyons exaltés de lui ; que nous nous accusions nous-mêmes, afin que nous soyons justifiés en lui ; que nous soyons morts en nous-mêmes, afin d'être vivifiés en lui... Nous venons pauvres à un bénin aumônier, malades au médecin, pécheurs à l'auteur de justice, pauvres trépassés à Celui qui vivifie. »<sup>48</sup>.

<sup>44</sup> *Institution chrétienne*, II, III, 8.

<sup>45</sup> *Institution chrétienne*, II, VII, 8.

<sup>46</sup> Jean 15 : 4-5.

<sup>47</sup> *Institution chrétienne*, II, III, 9.

<sup>48</sup> *Institution chrétienne*, IV, XVII, 42.

## LE PARDON DE DIEU DONNE L'HUMILITÉ.

Loin de nous enorgueillir, la grâce reçue ôte de nos yeux le voile qui nous dissimulait encore notre véritable nature : « Apprenons à bien sentir que *c'est de la grâce que Dieu nous a faite, qu'il nous fait sonder jusqu'au fond tout ce qui est en nous.* »<sup>49</sup> Pour commencer à comprendre la force et la virulence du péché en lui, le pécheur doit être un pécheur *pardonné par grâce*. Hors du pardon gratuit, accepté et reçu, nul ne peut avoir l'intuition de l'amour de Dieu, révélé en Christ, ni se connaître vraiment soi-même. La gratuité libéralité de Dieu nous invite donc à la modestie et à l'humilité et nous incite à le glorifier<sup>50</sup>. *L'humilité qui sait recevoir nourrit une humilité plus grande*. Glorifier Dieu en notre pauvreté, conduit à le glorifier en ses richesses, et celles-ci, à leur tour, nous rendent plus réel notre créaturel dénûment<sup>51</sup>. Et nous n'en glorifions Dieu que davantage.

La foi apporte l'humilité ; elle est la fonction spirituelle par laquelle nous discernons l'amour et recevons les grâces divines. Ces grâces sont nôtres, assurément : mais elles ne deviennent jamais *nous*. Aussi avons-nous toujours à nous séparer nous-mêmes des grâces que Dieu nous communique par sa pure bonté. Nous mettant d'un côté, et celles-ci de l'autre, il nous faut dire : « Cela n'est pas mien, je ne l'ai point en propre ; si je le possède, c'est parce qu'il me le laisse ; mais il faut que je lui en fasse hommage. »<sup>52</sup> L'oubli de Dieu suscite l'orgueil, par quoi nous nous attribuons en propre ce qui provient de sa bénédiction. « S'il y a quelque chose de bon en nous, c'est par la seule grâce de Dieu... Rien, dès lors, ne nous ramène davantage aux limites de l'humilité et de la modestie que la reconnaissance de la grâce de Dieu. »<sup>53</sup> Nous n'avons rien nôtre que le péché, dit AUGUSTIN. Ne partageons donc point la louange des bonnes œuvres entre Dieu et l'homme, mais gardons-la entière envers Dieu. Et la douceur de sa grâce nous apprend à nous émerveiller avec crainte, pour que, nous abaisstant sous sa puissance et ployant sous son amour, nous dépendions entièrement de lui.

## L'HUMILITÉ DONNE LIEU A LA PRIÈRE.

Cette dépendance radicale envers Dieu s'exprime dans notre prière<sup>54</sup>. Celui qui prie ne peut le faire qu'humblement et dans un esprit de pénitence, présentant le sacrifice d'un esprit brisé et contrit. Pour émouvoir la pitié de Dieu envers nous, sachons que nous ne lui apportons rien par quoi il puisse nous être propice ; il ne trouvera

<sup>49</sup> *Sermon 52 sur Deutéronome 7 : 5-8* ; *Opera Calvini*, XXVI, 519.

<sup>50</sup> Cf. *Commentaires sur Nombres 18 : 8*, et *Genèse 21 : 14*.

<sup>51</sup> *Commentaire sur Galates 6 : 4*.

<sup>52</sup> *Sermon sur Job 7 : 8* ; *Opera Calvini*, XXXIII, 350.

<sup>53</sup> *Commentaires sur Deutéronome 8 : 17* ; sur *Luc 14 : 11*.

<sup>54</sup> CALVIN le souligne vigoureusement tout au long de son *Traité de la Prière* dans *l'Institution chrétienne*, III, xx.

rien en nous qui l'induise à nous aimer. Notre prière doit se résumer à glorifier Dieu et à l'adorer en nous humiliant. « Ayant la bouche close quant à toutes nos dignités, sachons qu'il nous faut puiser de la pure et gratuite miséricorde de Dieu. Voilà donc à quelle intention nous devons mettre en avant nos misères : à savoir non pas pour nous plaindre, ou murmurer contre Dieu, mais pour nous humilier, pour nous anéantir entièrement, afin que Dieu seul soit honoré, et qu'on connaisse que quand il nous fait du bien, ce n'est pas que nous l'y induisions, ni qu'il trouve rien en nous pourquoi il y soit tenu, mais d'autant qu'il a compassion de ce qu'il voit que nous sommes ainsi fragiles, et que toute notre vie n'est rien. »<sup>55</sup>

#### HUMILITÉ DE LA VOLONTÉ, DE L'INTELLIGENCE ET DE LA SENSIBILITÉ SOUS LA SEIGNEURIE DE JÉSUS-CHRIST.

La connaissance du Christ par l'Ecriture et la prière, notre communion avec lui dans l'union mystique, parachèvent les conditions de notre humilité et nous conduisent à *l'oubli de nous-mêmes* et au *service de Dieu*. Il n'y a point d'autre remède aux vices cachés de notre âme que de renoncer à nous et, sans avoir égard à ce qui nous plaît, diriger notre entendement, c'est-à-dire notre intelligence et notre sensibilité, à chercher les choses que Dieu requiert de nous, et cela seulement parce qu'elles lui plaisent, lui sont agréables et contribuent à exalter sa gloire<sup>56</sup>.

CALVIN a résumé cette attitude dans un très célèbre passage que nous ne pouvons nous empêcher de reproduire : « Nous ne sommes point nôtres, nous appartenons au Seigneur. De là on peut voir ce que nous avons à faire de peur d'errer, et où nous avons à adresser toutes les parties de notre vie. Nous ne sommes point nôtres : que donc notre raison et volonté ne dominent point en nos conseils et en ce que nous avons à faire. Nous ne sommes point nôtres : ne nous établissons donc point cette fin, de chercher ce qui nous est expédié selon la chair. Nous ne sommes point nôtres : oublions-nous donc nous-mêmes tant qu'il sera possible, et tout ce qui est à l'entour de nous.

« Au contraire, nous sommes au Seigneur : que sa volonté donc et sa sagesse président en toutes nos actions. Nous sommes au Seigneur : que toutes les parties de notre vie soient référées à lui, comme à leur fin unique. O combien a profité l'homme qui, se connaissant n'être pas sien, a ôté la seigneurie et régime de soi-même à sa propre raison, pour les résigner à Dieu. Car, comme c'est la pire peste qu'aient les hommes pour se perdre et ruiner, que de complaire à eux-mêmes, aussi le port unique du salut est de n'être point sage en soi-

<sup>55</sup> *Sermon sur Job 7 : 7* ; *Opera Calvinii*, XXXIII, 345-347. Cf. *Institution chrétienne*, III, xx, 16, le texte sur le double pardon que nous avons à demander dans la prière.

<sup>56</sup> Auguste LECERF aimait à souligner que le mot « entendement » sous la plume de CALVIN devait être traduit, en français moderne, par « intelligence sensible » ou « sensibilité intelligente ». Cf. *Institution chrétienne*, III, vii, 2.

même, ne vouloir rien de soi, mais suivre seulement le Seigneur. » (Rom. 14 : 8) <sup>57</sup>.

Le sceau de CALVIN, un cœur présenté en offrande sur une main, sa devise : « J'offre mon cœur en sacrifice au Seigneur », illustrent avec vivacité l'attitude de *l'homme que Dieu a dompté* pour ce service.

En effet, en même temps que celle de la *volonté*, l'abdication de soi conduit à celle de sa propre *raison*, de sa propre *sagesse*, de son *intelligence* et de sa *sensibilité*. Il s'agit, bien sûr, de ce que notre volonté, notre raison, notre sagesse, notre intelligence et notre sensibilité *ont de propre*, en tant qu'elles sont informées par le péché dont nous ne sommes pas encore vainqueurs. Pour être utiles au service de Dieu, volonté, raison, sagesse, intelligence et sensibilité doivent être changées, renouvelées, régénérées et soumises à la Parole et à l'Esprit de Dieu. D'où la mémorable définition du service de Dieu proposée par CALVIN : « J'appelle service, non pas seulement celui qui gît en l'obéissance de sa Parole, mais celui par lequel *l'entendement* de l'homme, étant *vide de son propre sens*, se convertit entièrement et se soumet à l'Esprit de Dieu. » <sup>58</sup>.

Bien qu'elle soit la condition préalable de l'entrée dans la vie chrétienne, cette régénération de notre intelligence et de notre sensibilité a été et reste ignorée de tous les philosophes. Pour eux, la raison seule doit régir et modérer <sup>59</sup> l'homme, et elle doit être seule écoutée et suivie. Mais quand notre entendement est sous la domination de l'orgueil, nous nous estimons sages en et par nous-mêmes ; ni conseil, ni instruction <sup>60</sup>, ni révélation ne prévaudront auprès de nous. C'est pourquoi *la philosophie chrétienne veut que la raison cède* et qu'elle se retire *pour donner lieu au Saint-Esprit* et être domptée sous sa conduite, *pour que l'homme* ne vive plus de soi, mais *ait en soi et souffre Christ vivant et régnant* (Galates 2 : 20) <sup>61</sup>. « *L'humilité est le commencement de toute vraie intelligence.* » <sup>62</sup>.

## II. Humilité et adhésion aux Saintes Ecritures

### SEULE L'HUMILITÉ PERMET DE RECEVOIR LA RÉVÉLATION.

Mais cette humilité, par laquelle « nous ayons et souffrions en nous Christ vivant et régnant », n'est possible que si l'on reçoit le témoignage des Saintes Ecritures.

<sup>57</sup> *Institution chrétienne*, III, viii, 1.

<sup>58</sup> *Entendement*, c'est-à-dire l'intelligence et la sensibilité. *Institution chrétienne*, III, viii, 1.

<sup>59</sup> C'est-à-dire lui donner ses principes et ses règles de conduite.

<sup>60</sup> *Commentaire sur Osée* 10 : 13.

<sup>61</sup> *Institution chrétienne*, III, viii, 1.

<sup>62</sup> *Commentaire sur Ezéchiel* 1 : 13. Le lecteur se reportera ici utilement à une concordance des Saintes-Ecritures, où il découvrira de très nombreux textes sur les conditions d'une vraie intelligence en l'homme, et de son exercice.

La régénération du cœur apporte celle de la volonté ; avec elle — et nécessairement — celle de l'intelligence, de la raison et de la sensibilité. Cette dernière est aussi l'œuvre du Saint-Esprit, que CALVIN appelle *l'Esprit de modestie*<sup>63</sup>, qui illumine et subjugue intellectuellement par la Parole : « *Lorsque l'Esprit de Dieu ne règne pas, il n'y a pas d'humilité.* » Nous sommes toujours gonflés d'un orgueil intérieur jusqu'à ce que Dieu nous en ait entièrement purifiés. Il est nécessaire que Dieu nous vide de nous-mêmes par une grâce spéciale, afin que nous ne soyons pas remplis de cet orgueil satanique, qui est inné, et dont nous ne pouvons nous libérer par aucun moyen, jusqu'à ce que le Seigneur nous ait régénérés par son Esprit. Il faut que le Seigneur nous touche au vif pour que nous honorions sa Parole, et qu'elle ne soit pas morte, partie par notre rébellion, partie par notre stupidité. Le commencement de tout vrai savoir est une disponibilité du cœur, et avec lui de l'intelligence, ouverts pour recevoir la Parole de Dieu<sup>64</sup>.

L'orgueil est un obstacle insurmontable à la réception de l'Ecriture. L'orgueilleux rejette une révélation qui ne lui semble pas conforme à la raison, à la sagesse, à la sensibilité humaines ; incapable qu'il est d'en saisir la substance, la sagesse de Dieu est pour lui une folie. Le drame inévitable, c'est que l'orgueilleux prend pour sagesse sa propre folie, car il ignore que *la révolte conduit à la stupidité spirituelle*. Qui présume d'être intelligent par lui-même est d'autant plus aveugle qu'il ne connaît pas son aveuglement qui ne lui donne guère plus d'aptitude à sonder les mystères de Dieu qu'un âne serait habile aux accords de musique !

En outre, les choses terrestres nous alourdissent l'esprit ; occupés des soucis de ce monde, nous ne pouvons point élever nos sens, ni les appliquer à écouter Dieu pour parvenir à cette sagesse spirituelle.

Enfin, la Loi et l'Evangile recèlent des mystères qui surpassent de beaucoup notre capacité naturelle.

Mais la splendeur, la hauteur, la sagesse, la puissance des Ecritures subjuguent, par une vive expérience, CALVIN et ses disciples, qui ne cessent de demander le Saint-Esprit pour qu'il leur fasse éprouver la majesté véritable de sa Parole, et pour humilier leur sens afin de l'y assujettir<sup>65</sup>. Les ouvrages des philosophes peuvent être délectables et même ravir l'esprit, « mais si, de là, nous nous transportons à la lecture des Saintes Ecritures, qu'on le veuille ou non, elles nous pindront si vivement, elles perceront tellement notre cœur, elles se fichent tellement au-dedans de nos moelles, que toute la force qu'ont les rhétoriciens ou philosophes, au prix de l'efficace d'un tel sentiment,

<sup>63</sup> *Commentaire sur Matthieu* 20 : 24.

<sup>64</sup> Cf. *Commentaire sur Habacuc* 1 : 16 ; *Sermon sur Deutéronome* 5 : 22 ; *Opera Calvini*, XXVI, 289-290 ; *Institution chrétienne*, I, vii, 5.

<sup>65</sup> Cf. *Institution chrétienne*, II, ii, 21 ; *Sermon sur Deutéronome* 5 : 22 ; *Opera Calvini*, XXVI, 389.

ne sera que fumée. D'où il est aisément d'apercevoir que les Saintes Ecritures ont quelque propriété divine à inspirer les hommes, vu que de si loin elles surmontent toutes les grâces de l'industrie humaine »<sup>66</sup>.

C'est un fait, une expérience mystiques : quand Dieu parle, « il n'est pas question de se jouer de lui » : il nous faut prendre au sérieux sa Parole. En sa présence, nous devons être confus, plier le cou, baisser la tête, nous soumettre, souffrir qu'il nous gouverne comme des brebis et qu'il nous range à sa volonté, non malgré nous, mais de bon gré. Nous ne devons avoir d'autre affection que de le servir comme il le commande : tout service inventé par nous lui est odieux ; l'honorer tel qu'il veut être connu : toute fausse représentation de Dieu nous est interdite. La Parole de Dieu — l'Ecriture — nous enseigne tout ce que nous devons connaître *parce que cela nous est utile*<sup>67</sup>.

De l'assurance de la parfaite sagesse de Dieu à travers toute la Bible, de son entière inspiration, découlent les principes selon lesquels le calviniste lit l'Ecriture et en prend connaissance. Dans une vivante humilité, il doit y apporter *docilité et non curiosité, sobriété et non subtilité, acquiescement et non témérité*.

#### DOCILITÉ ET NON CURIOSITÉ.

Docilité, car Dieu s'est révélé en Christ, et Christ nous est révélé dans et par l'Ecriture. Ainsi sont circonscrites les limites et les modalités de notre connaissance. « Ne mettons point en notre cerveau de chercher Dieu *sinon en sa Parole*, de penser de lui *sinon étant guidés par elle*, et n'en rien dire *qui n'en soit tiré et puisé*. »<sup>68</sup> Adam n'a pas voulu se contenter, pour science, de la seule Parole de Dieu : il chercha une perfection plus haute par une connaissance plus ample. Délaissant la parole vraie de Dieu pour s'attacher à la parole mensongère de Satan, il fit Dieu menteur et Satan véridique. Qu'advient-il de nous, qui souffrons aujourd'hui de toutes les tares du péché, si, du fond de notre misère, nous présumons, à notre tour, de nous éléver ? Apprenons à ne point désirer savoir plus que ce que Dieu nous montre. « C'est folie et témérité de nous enquérir de choses *inconnues*, plus haut que Dieu ne nous permet d'en savoir... Qui sera le maître ou le docteur qui nous enseignera ce que Dieu nous a céle ?... Quant à moi, non seulement je me déporte en mon privé de m'enquérir de choses superflues et inutiles, mais aussi je me veux donner garde qu'en répondant à beaucoup de curiosités, je ne nourrisse le mal que je dois réprimer. »<sup>69</sup>.

Serons-nous curieux de savoir pourquoi Dieu n'a pas créé le monde plus tôt qu'il ne l'a fait ? — « Il ne nous est pas licite, ni même

<sup>66</sup> *Institution chrétienne*, I, viii, 1.

<sup>67</sup> « Le Saint-Esprit nous enseigne toujours ce qui nous est utile, et là où il n'y a pas grande importance pour édifier, il se tait, ou bien il en touche légèrement et en passant. » (*Institution chrétienne*, I, xiv, 3).

<sup>68</sup> *Institution chrétienne*, I, xiii, 21.

<sup>69</sup> *Institution chrétienne*, III, xxv, 6.

expédient, répond CALVIN, d'enquêter pourquoi Dieu a tant différé, parce que si l'esprit humain s'efforce de monter si haut, il défaillira cent fois en chemin ; et aussi il ne nous sera point utile de connaître ce que Dieu, non sans cause, nous a voulu être celé pour éprouver la sobriété de notre foi. »<sup>70</sup>.

Nous préoccupons-nous des modalités de la création, du nombre, de la hiérarchie, des fonctions des Anges ? — « C'est enquérir sur les secrets dont la pleine révélation est différée au dernier jour. Par conséquent, qu'il nous souvienne que nous avons à nous garder en cet endroit tant d'une curiosité superflue à enquérir des choses qu'il ne nous appartient point de savoir, que d'une audace à parler de ce que nous ne savons point. »<sup>71</sup>.

Rechercherons-nous, hors de l'Ecriture, le pourquoi, le comment, le temps de la chute de Satan ? — « Mais parce que ces choses ne nous appartiennent en rien, ou bien peu, le meilleur a été de n'en dire un mot ou de les toucher bien légèrement. *Car il ne convenait point au Saint-Esprit de satisfaire à notre curiosité en nous récitant des histoires vaines et sans fruit.* »<sup>72</sup>.

Ainsi, « en tous les hauts secrets de l'Ecriture, il nous convient d'être sobres et modestes. Il nous faut bien être sur nos gardes, que nos pensées ou nos langues ne s'avancent pas plus loin que les limites de la Parole de Dieu ne s'étendent »<sup>73</sup>.

#### SOBRIÉTÉ ET NON SUBTILITÉ.

A la docilité s'ajoute la sobriété. Tout d'abord une sobriété dans les connaissances, qui jugule l'appétit d'un insatiable savoir. Sous prétexte de vouloir tout connaître pour mieux comprendre, ne délaissions pas l'enseignement des Ecritures, auquel nous pourrions consacrer notre vie entière sans pour autant parvenir à l'épuiser. CALVIN n'aime pas les cerveaux encyclopédiques, toujours en mouvement et jamais rassasiés. Voici un intéressant développement de ce point de vue en un sermon sur Deutéronome 12 : 29-32<sup>74</sup> :

« Nos esprits sont volages ; nous ne pouvons pas nous tenir de nous enquérir de ceci et de cela : non point que cela nous apporte quelque profit ! Nous ne savons quelle est la raison. Tant y a que notre convoitise nous chatouille et nous sollicite tellement, que nous ne pouvons demeurer tout cois, pour dire : "Obéissons à notre Dieu !" ... Au lieu d'avoir une sobriété pour nous retenir en la pure obéissance

<sup>70</sup> *Institution chrétienne*, I, xiv, 1. Et CALVIN ajoute : « C'est pourquoi un bon ancien jadis répondit fort bien à un de ces moqueurs, lequel par risée et plaisanterie demandait à quel ouvrage s'appliquait Dieu avant qu'il créât le monde : « Il bâtissait, dit-il, l'enfer pour les curieux ! »

<sup>71</sup> *Institution chrétienne*, I, xiv, 8.

<sup>72</sup> *Institution chrétienne*, I, xiv, 16. Et CALVIN ajoute : « Nous voyons que notre Seigneur a regardé de ne nous rien enseigner, sinon ce qui nous pouvait être en édification. »

<sup>73</sup> *Institution chrétienne*, I, xiii, 21.

<sup>74</sup> *Opera Calvini*, XXVII, 217-218.

de la Parole de Dieu, nous sommes toujours agités de vaines fantaisies et ne demandons que de nous enquérir de ce qui se fait ça et là, pour être subtils d'en juger.

« Ainsi, nous en voyons beaucoup qui voudraient savoir toutes les religions du monde. Et à quel propos ? Il leur semble qu'ils ne seront point assurés en la foi chrétienne s'ils ne savent le Coran de Mahomet, s'ils ne connaissent toutes les diableries qui ont régné parmi les païens et les Papistes, s'ils n'ont l'esprit farci et enivré de toutes les rêveries des Juifs. Ils s'abrutissent ainsi d'une curiosité méchante, et l'on voit bien qu'il n'y a en eux que toute vanité et hypocrisie... Il est vrai que ceux qui ont à batailler sont bien contraints de s'enquérir des armes de leurs ennemis, et de leurs astuces et finesse, afin d'en être avertis ; mais quand nous sommes si frétilants que, sans occasion et sans nécessité aucune, nous voulons savoir ce qui ne nous touche point, et ne nous concerne point, n'est-ce pas tenter Dieu ? »

Dieu délaisse et punit ces esprits bouillants qui veulent connaître le point de vue de chaque secte, débattre de toutes les opinions, s'inquiètent de ce qui n'est d'aucun profit et ne cessent d'être tourmentés et inquiets, sans saisir ce qui est visible et patent. *Il ne faut point savoir autre mesure mais à sobriété.* Et CALVIN conclut : « Dieu saura bien nous enseigner quand nous l'aurons pour maître et docteur ; puisque nous avons sa Parole, que chacun se tienne en ces bornes-là, et ne faisons point les chevaux échappés. »

A cette sobriété de la connaissance, s'ajoute *la sobriété du rai-sonnement et de la technique du savoir.* En raison des limites impar-ties à notre nature, nous devons rester conscients de notre petite capacité. Il faut nous garder de toute subtilité, nous interdire toute spéculation et, par définition, toute métaphysique. Le savoir du chrétien, par l'humble sobriété qui le caractérise, n'est en rien comparable à celui des philosophes, des scolastiques, des sorboniques, des sectaires ou des hérétiques.

Hors de ce qu'il nous révèle, Dieu nous est incompréhensible : nous ne pouvons donc prétendre sonder son essence infinie, ses secrets et ses desseins. Chercher outre les limites de l'Ecriture, nous enquérir plus qu'il ne le commande et ne le permet, c'est l'assujettir à notre sens, l'emprisonner dans les limites de notre raison et de ses catégories, le priver de sa transcendance. « Qu'aura-t-il de plus quand il sera ainsi enclos au cerveau des hommes ? », s'écrie CALVIN<sup>75</sup>. Il ne sera plus Dieu, voilà tout ! Les mystères qui ne peuvent être pénétrés font partie de notre religion : où le mystère disparaît, ou s'estompe, il n'y a plus de religion, mais une raison, quoi qu'elle en dise souveraine, qui réduit les pensées divines aux dimensions de ses propres concepts, et emprisonne l'éternel dans le temps !

<sup>75</sup> *Sermon sur Deutéronome 4 : 11-14 ; Opera Calvini, XXVI, 140.*

La doctrine de la Trinité, par exemple, doit rester un mystère : « Comment, dit CALVIN, l'esprit humain restreindra-t-il à sa petite capacité l'essence infinie de Dieu, vu qu'il n'a pu encore déterminer pour certain quel est le corps du soleil, lequel néanmoins on voit journallement ? Même comment parviendrait-il, de sa propre conduite, à sonder l'essence de Dieu, vu qu'il ne connaît point la sienne propre ? C'est pourquoi, *laissons à Dieu le privilège de se connaître, car c'est lui seul* — comme dit saint HILAIRE — *qui est témoin idoine de soi, et ne se connaît que par soi*. Or nous lui laisserons ce qui lui appartient, si nous le comprenons tel qu'il se déclare, et ne nous enquerrons point de lui que par sa Parole. »<sup>76</sup>.

Il en va de même de l'unité de la personne du Christ, révélée en ses deux natures : « Puisque le Saint-Esprit prononce que, par le conseil éternel de Dieu, ces deux choses ont été conjointes ensemble, qu'il fût fait notre Rédempteur et participant de notre nature, il n'est donc licite de nous enquérir plus outre. Car si quelqu'un, ne se contentant point du décret immuable de Dieu, est chatouillé de convoitise d'en savoir plus, il montre par cela qu'il ne se contente non plus de Jésus-Christ, en ce qu'il nous a été donné pour prix de la rédemption. »<sup>77</sup>.

« La Parole de Dieu est la voie unique pour nous conduire à rechercher tout ce qu'il est licite de connaître de lui ; elle est la seule lumière pour nous éclairer à contempler tout ce qu'il est licite d'en voir ; elle nous pourra facilement retenir et retirer de toute témérité. Car nous saurons qu'étant sortis des limites de l'Ecriture, nous cheminerons hors du chemin et en ténèbres, et nous ne pourrons donc qu'errer, trébucher et nous achopper à chaque pas... *Quand nous ne trouverons point en la Parole de Dieu ce que nous voudrions savoir, connaissons qu'il nous faut demeurer ignorants.* »<sup>78</sup>.

#### ACQUIESCENCE ET NON TÉMÉRITÉ.

Docilité d'esprit, sobriété de savoir sont déjà deux beaux fruits de l'humilité intellectuelle réclamée de tout croyant. Mais quand notre sensibilité entre en jeu, par exemple dans nos épreuves et nos souffrances, ou par rapport aux desseins et aux décrets secrets de Dieu, gardons-nous alors plus que jamais de toute témérité ! *L'acquiescement du cœur parfait l'humilité.* La résignation est une attitude fataliste, la soumission reste passive, l'acceptation peut laisser en suspens les droits de la justice ou de la miséricorde de Dieu qui veut nous contraindre au salut ; elle peut revêtir une nuance agnostique. Il faut *l'acquiescement*, qui engage positivement le cœur, donne raison à Dieu et à sa justice, l'approuve dans sa sagesse et le glorifie. C'est parti-

<sup>76</sup> *Institution chrétienne*, I, xiii, 21.

<sup>77</sup> *Institution chrétienne*, II, xii, 5.

<sup>78</sup> *Sermon sur Job* ; *Opera Calvinii*, XXXV, 361.

culièrement l'attitude qui convient devant la providence de Dieu, qui se manifeste dans les événements de notre vie personnelle, familiale et dans l'histoire du monde.

« Nul ne pourra dûment et à son profit reconnaître la providence de Dieu, sinon qu'en réputant qu'il a affaire avec son créateur et celui qui a bâti le monde entier, il se dispose et abaisse d'une telle humilité qui convient... La façon admirable de régir le monde est à bon droit nommée *abîme profond*, parce qu'il nous la faut révérement adorer quand elle nous est cachée. »<sup>79</sup> *La compréhension qui défaillie est relayée par le cœur qui adore !* Nos concepts ne peuvent saisir la justice de Dieu. Notre amour de soi ne s'accorde jamais avec les desseins de Dieu, lorsque la souffrance nous frappe ou balaye le monde. Mais, « puisque Dieu s'attribue une autorité de gouverner le monde, à nous inconnue, c'est la droite règle de sobriété et de modestie, de nous soumettre à son empire souverain, et que sa volonté nous soit le patron unique de toute justice, et la cause très juste de tout ce qui se fait... J'entends sa providence dont il gouverne le monde, de laquelle rien ne procède que bon et droit, bien que les raisons nous en soient inconnues »<sup>80</sup>. Qu'il s'agisse de nos propres souffrances ou de celles des autres, notre cœur ne peut être plus sensible que celui de Dieu ou du Christ. Ne nous révoltions donc pas ! Prenons tout avec patience. N'imputons point aux créatures les maux dont nous souffrons : *connaissons plutôt que nous en sommes la cause*<sup>81</sup>. « Souvenons-nous que nous sommes des hommes ! »<sup>82</sup>.

Et quand nous le remémorions-nous plus à propos qu'à l'occasion de la doctrine scripturaire de la prédestination, si souvent impuée à l'orgueil ou à la raison, alors qu'elle en appelle exclusivement à l'humilité devant l'Écriture et à l'adoration ?

« Quelle raison peut-on amener plus ferme et solide, que de nous admonester à penser qui est Dieu ? Car comment celui qui est Juge du monde pourrait-il commettre quelque iniquité ? Si c'est le propre de sa nature de faire justice, il aime cette justice naturellement, et hait toute iniquité... *La justice de Dieu est plus haute et plus excellente que de devoir être réduite à la mesure humaine, ou être comprise en la petitesse de l'entendement des hommes !*... Ne serait-ce pas une chose trop déraisonnable de vouloir soumettre les œuvres de Dieu à cette condition que, quand nous n'en pourrions comprendre la raison, nous les osions vitupérer ? »<sup>83</sup>. « C'est témérité d'enquérir même des causes de la volonté de Dieu, vu qu'elle est, et à bon droit doit être, la cause de toutes les choses qui se font. Car si elle a quelque cause, il faut que cette cause-là précède, et qu'elle soit comme attachée à

<sup>79</sup> *Institution chrétienne*, I, xvii, 2.

<sup>80</sup> *Institution chrétienne*, I, xvii, 2.

<sup>81</sup> Cf. *Sermon sur Job 5 : 8*; *Opera Calvinii*, XXXIII, 234.

<sup>82</sup> *Institution chrétienne*, III, xxiii, 2.

<sup>83</sup> *Institution chrétienne*, III, xxiii, 4.

elle : ce qu'il n'est pas licite d'imaginer, car la volonté de Dieu est tellement la règle suprême et souveraine de la justice, que tout ce qu'il veut, il le faut tenir pour juste, d'autant qu'il le veut. Quand donc on demande : " Pourquoi est-ce que Dieu a fait ainsi ? ", il faut répondre : " Parce qu'il l'a voulu ! ". Si on passe outre en demandant : " Pourquoi l'a-t-il voulu ? ", c'est demander une chose plus grande et plus haute que la volonté de Dieu, ce qui ne se peut trouver. »<sup>84</sup>.

Et CALVIN excelle dans les formules incisives qui frappent au cœur et le maintiennent dans l'humilité : « *Que la témérité humaine se modère donc, et qu'elle ne cherche pas ce qui n'est point, de peur de ne point trouver ce qui est... Apprenons de ne point nous enquérir outre mesure de ce qui ne nous est pas bon... Des choses qu'il n'est licite ni possible de savoir, l'ignorance en est docte : l'appétit de les savoir est une espèce de rage... Il ne faut point refuser d'ignorer quelque chose, là où la sagesse de Dieu élève sa hauteur...* »<sup>85</sup>. Grandeur, souveraineté, sainteté, sagesse, transcendance de Dieu ne peuvent être et ne sont jamais perdues de vue.

#### L'HUMILITÉ PROCÈDE DE BAS EN HAUT.

Dieu est invisible : sa sagesse, sa puissance et sa justice nous sont incompréhensibles. Il se révèle, assurément, et la Parole contient tout ce qui, avec l'illumination du Saint-Esprit, nous peut être accessible. Mais, en se révélant, Dieu se cache en partie, car tout ce qu'il ne révèle pas, il le cèle. « *L'homme ne peut me voir et vivre* », proclame le Dieu saint (Exode 33 : 20). Nous ne pouvons nous éléver directement à Dieu, ni bondir au ciel lui dérober ses secrets. Les choses divines ne peuvent faire l'objet d'aucune supposition, d'aucune spéulation, d'aucune « théorie » : l'être de Dieu est insondable.

C'est alors qu'intervient pour le théologien aussi bien que pour tout croyant une règle capitale dont nous ne pourrons jamais exagérer l'importance, notamment dans la cure d'âme : *c'est de bas en haut qu'il nous faut contempler les conseils secrets de Dieu*. De bas en haut, car Dieu s'est révélé dans sa Parole : « *Dieu veut être vu et adoré dans sa Parole ; dès lors, il n'y a plus nul respect envers lui quand sa Parole est méprisée.* »<sup>86</sup>.

La parole parlée révèle la Parole parlante, le Christ : « *Qui m'a vu, dit Jésus, a vu le Père.* » (Jean 14 : 9). Qui veut contempler le Père doit contempler le Fils qui a été révélé. Notre connaissance de Dieu passe toujours par le Christ incarné, et notre connaissance du Christ ne nous vient que par l'Ecriture, rendue vivante dans nos cœurs par le Saint-Esprit et la prière. Seule la foi à sa Parole nous donne de communiquer avec le Christ et avec Dieu. Pour contenter notre curio-

<sup>84</sup> *Institution chrétienne*, III, xxiii, 2.

<sup>85</sup> *Institution chrétienne*, III, xxiii, 2 ; *Sermon sur Deutéronome 12 : 29-32 ; Institution chrétienne*, III, xxiii, 8, et xxiv, 14.

<sup>86</sup> Cf. *Institution chrétienne*, I, xiv, 1, et *Commentaire sur Genèse 3 : 6.*

sité religieuse, ou nos aspirations mystiques, nous ne pouvons ni ne devons « *sortir hors du monde* », dit CALVIN, « comme si en un si ample circuit du ciel et de la terre, nous n'avions point assez d'objets et de rencontres qui, par leur clarté inestimable, doivent retenir tous nos sens et par manière de dire les engloutir ; comme si au terme de six mille ans, Dieu ne nous avait point donné assez d'enseignements pour exercer nos esprits, en les méditant sans fin et sans cesse »<sup>87</sup>.

*De bas en haut*, en toutes choses, et dans tous les domaines de la théologie et de la religion, du culte et de la vie chrétienne, de la pratique et de la certitude de la foi. Les intuitions de l'entendement dépassent les facultés du langage, mais *les appréhensions de l'expérience* surpassent les plus fines approches de l'intelligence. Par sa plénitude, la sensibilité de la foi laisse loin en arrière la précision des concepts et l'anticipation des idées. Comparée à la richesse de la vie chrétienne, la théologie la plus fidèle et la plus haute semble pauvre : *tout est doctrine de pratique*. La vie chrétienne, pour celui qui en fait l'expérience profonde, est suffisamment riche pour contenir et modérer les intempéances de notre entendement. C'est ce que CALVIN exprime avec une saisissante humilité — et quelle vive expérience ! — à propos de la Sainte-Cène :

« Est-il loisible d'expliquer par des paroles un si grand mystère, lequel je vois bien que je ne puis comprendre en mon esprit, ce que je confesse volontiers, afin que nul ne mesure la grandeur de ce mystère à mes paroles, qui sont si débiles qu'elles succombent beaucoup au-dessous. Plutôt, au contraire, j'admoneste les lecteurs de ne contenir point leur sens entre de si étroites bornes et limites, mais qu'ils s'efforcent de monter plus haut que je ne les puis conduire. Car moi-même, toutes les fois qu'il est question de cette matière, après avoir tâché de tout dire, je vois bien qu'il s'en faut de beaucoup que j'atteigne à l'excellence. Et bien que l'entendement ait plus de vertu à penser et à estimer, que la langue à exprimer, néanmoins même celui-ci est dépassé et accablé par une telle grandeur ! C'est pourquoi il ne me reste autre chose à la fin que de tomber en admiration de ce mystère, auquel, à droitement penser, l'entendement ne peut suffire, comme la langue aussi n'est point capable de le déclarer... J'en sens plus par expérience, que je n'en puis entendre... Je n'ai point honte de confesser que c'est un secret trop haut pour le comprendre en mon esprit, ou pour l'expliquer par paroles. »<sup>88</sup>.

*De bas en haut* : par les œuvres du Dieu créateur et les enseignements de sa providence, par la Parole écrite et prêchée, par la Parole visible — les sacrements —, tous témoins de son Christ, par les promesses de grâce, par l'expérience vivante que nous faisons de tout cela. La certitude de notre élection et de notre salut se situe hors de

<sup>87</sup> *Institution chrétienne*, I, xiv, 1.

<sup>88</sup> *Institution chrétienne*, IV, xvii, 7, 32.

toute logique et de toute spéulation. C'est de l'*Evangile* qu'il nous faut prendre la certitude de notre élection, parce que si nous tentons de pénétrer au décret éternel de Dieu, ce nous sera un abîme pour nous engloutir ! Pour être certains de notre salut, il nous faut commencer par la Parole, et toute notre confiance doit s'y appuyer et s'y reposer pour invoquer Dieu comme notre Père. « *Dieu nous est témoin suffisant de sa grâce occulte, quand il nous la déclare par sa Parole extérieure*, moyennant que ce canal dont nous sommes rassasiés n'empêche point que la vraie source ne retienne l'honneur qui lui appartient. »<sup>89</sup> « *Dieu veut que ses promesses nous contentent, sans que nous cherchions ailleurs s'il nous sera favorable ou non.* Ce discernement nous dépêtrera de beaucoup de liens, quand nous saurons appliquer ce qui est écrit à son droit usage, et que nous ne le tirerons point ça et là inconsidérément et à la volée. »<sup>90</sup>

La voie de la foi, dit saint AUGUSTIN, nous mène jusque dans la chambre du Roi céleste, où tous les trésors de la science et de la sagesse sont cachés<sup>91</sup>.

Il est bien vrai le précepte de Jésus, Fils de Sirach (3 : 21 s.), et nul chrétien, fidèle ou théologien, ne devrait jamais l'oublier :

« Ce qui est trop difficile pour toi, n'en fais pas l'objet de tes recherches,  
 Et ce qui dépasse tes forces, ne le sonde pas.  
 Songe à ce qui est à ta portée,  
 Et ne t'occupe pas de ce qui est caché.  
 Ne t'acharne pas après ce qui te dépasse,  
 Car il t'est révélé plus que tu ne peux saisir.  
 Beaucoup ont été égarés par leur pensée,  
 Et leurs idées fausses ont dévoyé leur esprit. »

#### HUMILITÉ ET EXPLICATION DE L'ÉCRITURE.

La même humilité préside à l'explication de l'Écriture. Nous nous interdisons de bâtir une doctrine sur un seul texte scripturaire, sur une allégorie, une allusion, à plus forte raison une seule syllabe<sup>92</sup>. En outre, l'humble respect que nous vouons à la Parole de Dieu, non par esprit de système, mais par le témoignage que l'Esprit-Saint lui rend dans notre cœur, veut que nous croyions qu'elle ne recèle aucune contradiction dans les choses concernant notre salut. S'il nous sem-

<sup>89</sup> *Institution chrétienne*, III, xxiv, 3. C'est dans cette perspective que CALVIN souligne avec la plus grande clarté qu'il faut considérer toute la doctrine de notre vocation et de notre élection. Cf. les paragraphes suivants du chapitre XXIV.

<sup>90</sup> *Institution chrétienne*, III, xxiv, fin du § 5, relatif à la pratique de la doctrine de l'élection dans la prière.

<sup>91</sup> *Institution chrétienne*, III, xxi, 2.

<sup>92</sup> Par exemple la sur-résurrection de saint Paul, dans Philippiens 3 : 11.

ble parfois qu'elle présente certaines contradictions, ou divers points de vue sur le même sujet, il ne nous est pas demandé de déployer les subtilités de notre esprit et de notre raison, de chercher des compromis ou de faire un choix entre des « tendances » différentes : choisir, c'est ruiner l'autorité divine des Saintes Ecritures, pour l'attribuer à l'homme. Il nous est demandé de pratiquer l'exégèse de la foi, celle qui, selon le Christ, connaît les Ecritures et la puissance de Dieu (Matthieu 22 : 29) <sup>93</sup>. La source de toute exégèse est d'abord au cœur, subsidiairement dans l'exercice d'un entendement (intelligence et sensibilité) régénéré.

Partant de là, ce qui apparaît à beaucoup comme divergence ou contradiction sera, au cœur et à la pensée du croyant, organiquement lié, complémentaire et non opposé. Un prisme est délimité par trois faces, un coin par trois plans qui se coupent à angle droit ; une phalange ne forme pas un doigt, et un doigt ne constitue pas la main. L'analyse ne sépare pas — nous ne pouvons jamais opposer l'Ecriture à l'Ecriture —, mais prépare la synthèse selon des principes *scripturaires* faisant fonction de catalyseurs, à moins qu'il ne s'agisse d'un point où le mystère, non sans raisons, doive subsister. Lorsque le cœur est humble et fait l'expérience vivante de la puissance de Dieu, lorsque la raison reste dans ses limites, et ne prétend pas, au détriment de l'expérience vécue, tout soumettre à des concepts, conséquences d'*a priori* et d'options non bibliques, nous constatons que l'Ecriture, interprétée par elle-même, selon le principe de l'analogie de la foi, s'accorde à elle-même, sans subtilités ni sollicitations de textes. La méthode de l'analogie de la foi, c'est l'humilité érigée en principe de connaissance et d'interprétation <sup>94</sup>.

#### L'HUMILITÉ REÇOIT CE QUE DIEU AFFIRME, PROMET ET DONNE.

Si l'humilité chrétienne consiste à ne pas savoir davantage ou autrement que ce qu'enseigne l'Ecriture, elle veut cependant que nous acceptions de savoir et sachions vraiment ce qu'elle enseigne, que nous croyions ce que Dieu y promet, et recevions ce qu'il donne.

Commentant I Corinthiens 8 : 2, CALVIN déclare : « *L'Apôtre ne veut pas que nous soyons des contemplatifs, qui soient toujours en doute et en suspens de ce qu'ils doivent tenir. Il n'approuve pas non plus une modestie fardée, comme si c'était une bonne chose de penser ne point savoir ce que nous savons.* »

Certains allèguent que c'est une présomption téméraire de s'attribuer une connaissance indubitable de la volonté révélée de Dieu. Le chrétien, par exemple, ne devrait point affirmer la certitude de son

<sup>93</sup> Voir mon étude : *Christ expliquant les Ecritures*, « Revue Réformée », n° 36, pp. 14 à 45.

<sup>94</sup> Je suis parfaitement conscient de ce que ce paragraphe peut avoir de trop bref. Mais nous aurons l'occasion d'y revenir dans une autre étude.

pardon, ou la présence du Saint-Esprit en lui. Mais n'est-ce pas le témoignage du Saint-Esprit en nous qui nous fait connaître les biens que Dieu nous a donnés ? (I Cor. 2 : 12). « Si c'est un sacrilège horrible de soupçonner ou de mensonge, ou d'incertitude, ou d'ambiguité, aucune révélation venant de lui, en quoi est-ce que nous faillons en affirmant la certitude de ce qu'il nous a révélé ? »<sup>95</sup>. Douter des promesses, n'est-ce point dès lors faire injure à l'Esprit de Dieu ? Si l'on répond que le Saint-Esprit est assurément nécessaire au chrétien, mais que, par humilité et modestie, nous devons penser que nous ne l'avons point, que faisons-nous d'autre que dérober au Saint-Esprit sa gloire en séparant de lui la foi dont il est pourtant bien l'auteur ? La foi aux promesses n'entreprend pas d'assujettir à la petitesse de notre entendement le conseil incompréhensible de Dieu. En s'appropriant les promesses, le chrétien ne fait preuve ni d'orgueil ni de présomption : au contraire, il glorifie en lui la présence du Saint-Esprit, sans laquelle il n'y a nulle chrétienté.

Sous prétexte d'humilité, faut-il renoncer à nous approprier les affirmations du Christ relatives à la providence de Dieu (par exemple, Matthieu 6 : 24-34), celles qui se rapportent à notre salut personnel ? Un de mes amis m'a fait part un jour de son irritation chaque fois qu'il entendait la *Confession de Foi* de LUTHER, et combien l'orgueil démesuré qu'il y manifestait l'indignait, puisqu'il n'y était question que de lui avec ses JE et ses ME<sup>96</sup>.

Faut-il considérer la prédestination comme une doctrine périlleuse, et décider de n'en point parler ? Certes, c'est une louable modestie de ne vouloir approcher des mystères de Dieu qu'avec une grande sobriété ! Toutefois, déclare CALVIN, c'est ici « *descendre trop bas* », et cela au détriment de l'homme. Accuserons-nous le Saint-Esprit d'avoir publié des choses superflues ? « Dès lors, afin de tenir ici bonne mesure, il nous faut revenir à la Parole de Dieu, en laquelle nous avons bonne règle d'intelligence certaine. *Car l'Ecriture est l'école du Saint-Esprit, en laquelle comme il n'y a rien d'omis qui soit salutaire et utile à connaître, ainsi il n'y a rien d'enseigné qu'il ne soit expédié de savoir...* Permettons donc à l'homme chrétien d'ouvrir les oreilles et l'entendement à toute doctrine qui lui est adressée de Dieu, moyennant qu'il garde toujours cette tempérance que, quand il verra la bouche sacrée de Dieu fermée, il se ferme aussi le chemin d'enquérir. Ce sera une bonne borne de sobriété si, en apprenant, nous suivons Dieu, l'ayant toujours devant nous ; au contraire, quand il

<sup>95</sup> *Institution chrétienne*, III, II, 39.

<sup>96</sup> Cf. par exemple *Liturgie de l'Eglise réformée de France*, p. 27. A nos yeux, c'est précisément le mérite de cette Confession de Foi que l'appropriation personnelle décidée de toutes les grâces d'un Dieu qui m'a créé, me donne tout, me conserve, me protège, me préserve, me délivre ; d'un Christ qui est mon Seigneur et m'a racheté, moi, en me délivrant ; d'un Saint-Esprit qui m'appelle, m'éclaire, me maintient dans la vraie foi, me remet mes péchés, me ressuscitera et me donnera la vie éternelle. Voilà bien le langage et l'attitude d'une authentique foi.

mettra fin d'enseigner, que nous cessions de vouloir entendre plus avant. »<sup>97</sup>.

L'humilité doit recevoir tout ce que Dieu enseigne et non moins. Mais là où il y a l'orgueil, là règne l'ignorance et le manque de connaissance de Dieu<sup>98</sup>. L'attitude qui veut que la foi ne soit point assurée de sa créance, loin d'être humble, révèle un profond et tenace orgueil. « Quel orgueil peut-on imaginer plus grand que d'opposer à l'autorité de Dieu ce petit mot : " Il me semble autrement ", ou : " Je voudrais qu'on ne touchât point à ceci " ?... C'est non seulement ger-gonner comme grenouilles dans leur bourbier, mais usurper la puissance de condamner Dieu ; ...notre foi, étant fondée sur la Parole sacrée de Dieu, surmonte le monde entier (I Jean 5 : 4), se tient en sa hautesse pour mettre comme sous ses pieds de tels obscurcissements ! »<sup>99</sup>.

Ainsi donc, jusque dans les certitudes de la foi, nous glorifions Dieu dans notre humilité. Notre seul savoir, c'est de recevoir avec un esprit débonnaire et avec docilité, pour notre plus grande consolation, tout ce qui est enseigné dans l'Ecriture, sans en rien excepter<sup>100</sup>.

Bien sûr ! Pèlerins et voyageurs dans le monde, nous le sommes. Notre foi sera toujours imparfaite, non seulement parce que beaucoup de choses nous sont encore inconnues, mais aussi parce que notre régénération n'est pas encore achevée, et doit se poursuivre par une sanctification ininterrompue. Dieu donnant à chacun sa mesure de foi, nous ne comprenons pas tout ce qui serait souhaitable, et sommes sujets à l'erreur. Dans l'Ecriture, nous rencontrons des passages obscurs, qui nous démontrent notre ignorance. C'est une bride de plus par laquelle Dieu nous maintient dans l'humilité à l'égard de l'Ecriture elle-même, de notre propre personne et envers autrui. « La sagesse souveraine des plus parfaits est de profiter et de tirer plus outre, se rendant dociles et débonnaires..., de sorte que le plus grand et le plus habile docteur soit prêt à être enseigné. »<sup>101</sup>. De là l'œcuménisme de CALVIN, dont nous aurions beaucoup à apprendre. De là sa modestie comme exégète : il indique fidèlement les diverses traductions possibles d'un même texte et, selon l'information de son temps, les variantes des manuscrits. Chaque fois qu'un texte peut être compris dans deux sens proches ou différents, sans imposer en rien son propre point de vue, il laisse au lecteur le soin de choisir. Combien de fois, au long de ses commentaires, ne critique-t-il pas une traduction trop précise qui tranche ou évite que le lecteur ne se pose une question, qui barre un horizon largement ouvert, et ne dit-il pas : « Il fallait laisser au lecteur sa liberté ! »

<sup>97</sup> *Institution chrétienne*, III, xxi, 3.

<sup>98</sup> *Commentaire sur I Corinthiens* 8 : 2.

<sup>99</sup> *Institution chrétienne*, I, xviii, 3.

<sup>100</sup> *Institution chrétienne*, I, xviii, 4.

<sup>101</sup> *Institution chrétienne*, III, 11, 4.

### III. L'humilité devant autrui

L'humilité et le renoncement devant Dieu et devant sa Parole conduisent à *l'humilité et au renoncement envers autrui* ; mais les seconds sont la conséquence des premiers : « Nul ne sera bénin et accointable, sinon celui qui, ayant ôté tout orgueil et hautesse de cœur, s'abaissera à la modestie, ne s'attribuant rien. »<sup>102</sup>.

Chez CALVIN, les principes qui régissent l'humilité à l'égard du prochain sont encore ceux qu'enseigne l'Ecriture. Une fois de plus, sa fidélité à l'Ecriture donne à l'humilité du calviniste envers autrui un cachet particulier qu'on ne retrouve dans aucun autre système doctrinal informant la conduite de la vie, et qui le marque d'une réelle originalité dans les rapports personnels et sociaux, aussi bien envers les croyants qu'envers les incroyants et les faibles dans la foi, que dans ceux qui régissent la vie de l'Eglise et celle des citoyens dans l'Etat.

Certes, il n'y a rien de plus contraire à notre naturel que la sujexion. « *Chacun a, dedans soi, un cœur de roi... Chacun de nous, en se flattant, nourrit un royaume en son cœur...* », aime-t-il à répéter<sup>103</sup>. L'amour de nous-mêmes nous fait accroire que nous avons de bons motifs de nous éllever au-dessus des autres et, en comparaison, de mépriser tout le monde.

Si Dieu nous a donné quelque grâce estimable, notre cœur s'enorgueillit ; mais nous cachons soigneusement aux autres les vices dont nous sommes pleins : nous les estimons petits et légers, parfois même pour vertus. Inversement, pour ne point honorer les grâces qui ornent notre prochain, nous les obscurcissons le plus qu'il est possible ; non contents de stigmatiser leurs vices avec sévérité, nous les amplifions odieusement. De là notre insolence, et cette recherche innée d'une prééminence ; de là les disputes, quand chacun maintient trop obstinément son opinion ; de là la vaine gloire qui chatouille les esprits, en sorte que chacun se flatte en ses inventions. Toutefois, seule la sobriété, la simplicité de la foi, fondées sur la simplicité de la Parole de Dieu, peuvent faire l'unité de l'Eglise, vers quoi doivent tendre tous nos efforts.

C'est pourquoi l'Apôtre Pierre commande : « Revêtez-vous d'humilité. » (I Pierre 5 : 6). C'est là, dit CALVIN, une belle et opportune image, comme s'il disait : « Embrassez l'humilité de tous côtés, ainsi que la robe couvre tout le corps. » Il signifie ainsi qu'il n'y a point de plus bel ornement ni mieux séant que quand nous nous abaissons et humiliions..., afin que nous soyons débonnaires et humains envers nos frères, et que nous ne refusions point de nous soumettre à eux, autant que la charité fraternelle le requerra<sup>104</sup>.

<sup>102</sup> *Commentaire sur Colossiens 3 : 12.*

<sup>103</sup> *Commentaire sur I Pierre 5 : 5 ; Institution chrétienne, III, vii, 4.*

<sup>104</sup> *Commentaire sur I Pierre 5 : 6.*

Or, selon l'Ecriture, est humble celui qui s'estime moindre que les autres : « Considérez les autres, par humilité, comme supérieurs à vous-mêmes. Que chacun ne considère pas seulement ses propres qualités, mais sache aussi reconnaître celle des autres. » (Phil. 2 : 3-4). Assurément, ce sont là des commandements dont notre cœur n'est point capable s'il n'est premièrement vide de tout sentiment naturel. Mais, demandera-t-on, comment peut-il se faire que celui qui est, en vérité, plus excellent que les autres, estime les autres, qu'il sait être très au-dessous de lui, plus excellent qu'il n'est ? « Tout ceci, répond CALVIN, dépend de la droite estimation des dons de Dieu et de nos infirmités propres. »<sup>105</sup>

Il faut nous souvenir que toutes les grâces que Dieu nous a faites ne sont pas nos biens propres, mais des dons gratuits de sa largesse : qui s'enorgueillit, montre son ingratitudo. « Pourquoi te glorifies-tu, dit saint Paul. Qu'as-tu que tu ne l'aises reçu ? Pourquoi, dès lors, t'en glorifies-tu comme si tu ne l'avais pas reçu ? » (I Cor. 4 : 7). Il nous faut, en outre, reconnaître assidûment nos vices, et nous astreindre, par là, à l'humilité.

Quant aux dons de Dieu que nous voyons en notre prochain, nous devons les tenir en telle estime qu'à cause d'eux nous honorions les personnes où ils résident. Ce serait pure imprudence de vouloir dépouiller un homme de l'honneur que Dieu lui a fait. De plus, nous ne devons point regarder ses vices mais, par amour, les couvrir et les effacer de notre mémoire. Ainsi, à qui que ce soit que nous ayons affaire, non seulement nous nous comporterons modestement et modérément, mais avec douceur et amitié, et notre cœur, agi par la mansuétude, sera disposé à s'abaisser et à honorer les autres. Ainsi, il ne nous sera point difficile de préférer les autres à nous-mêmes, et quand même nous serions plus excellents qu'eux, nous les tiendrons toutefois en plus grande estime que nous-mêmes<sup>106</sup>.

C'est l'orgueil qui empêche que l'égalité ne règne parmi nous. Prenons donc exemple sur l'humilité du Christ, dont l'imitation est la règle du bien-vivre, lui qui, par sa grandeur, surpassait infiniment tous les autres, et qui s'est abaissé afin de faire honte aux orgueilleux qui, oubliant leur véritable condition, s'exemptent de toute communication fraternelle. « Christ, qui est Maître et Seigneur de tous, a donné un exemple que tous les fidèles doivent suivre : à savoir, que nul ne se fâche de descendre à faire service à ses frères et égaux, tant bas et abject que soit ce service. Car d'où vient que la charité est méprise, sinon que chacun se prise plus qu'il n'est besoin, et par ce moyen méprise presque tous les autres ? Il n'a pas voulu simplement enseigner la modestie, mais aussi donner cette règle de charité, que

<sup>105</sup> *Commentaire sur Philippiens 2 : 3.*

<sup>106</sup> Cf. *Commentaire sur Philippiens 2 : 3 ; Institution chrétienne*, III, vii, 4.

les uns servent aux autres ; car il n'y a de charité que là où il y a aussi une servitude volontaire à secourir son prochain. »<sup>107</sup>.

L'humilité est indispensable à l'union et à l'unité de l'Eglise : « *Le premier degré par lequel on parvient à l'unité, c'est l'humilité.* Car elle engendre de soi débonnaireté et douceur, qui puis après nous rendent patients... Le commencement d'entretenir l'amitié fraternelle, c'est l'humilité... Tout ce qu'on enseignera de la patience, ce sera en vain, si on n'a adouci premièrement les cœurs et corrigé l'orgueil ; en vain, on prêchera mansuétude et débonnaireté, si on ne commence par l'humilité. »<sup>108</sup>.

« *Jusqu'à ce que nous ayons appris de nous soumettre à nos frères, nous ne savons si Christ est le maître.* »<sup>109</sup>.

En une vive et charmante image de l'une de ses prédications sur le Livre de Job, CALVIN déclare : « Il vaut beaucoup mieux que nous soyons comme une petite fontaine, qui ne semblera point avoir une grande quantité d'eau, que d'être ainsi de grands torrents pour dessécher parfois. Il y pourra avoir une fontaine ; eh bien, on voit qu'il n'y a qu'un petit trou, à grand-peine en pourra-t-on tirer un pot d'eau ; toutefois la fontaine demeure toujours, on s'en sert, elle a son usage, elle ne tarit point. Il est vrai qu'elle n'a point grande apparence, cela n'est point magnifié parmi les hommes ; une fontaine même sera cachée : qu'on passe par-dessus, elle n'apparaîtra point, la source est au-dedans ; mais il vaut beaucoup mieux que nous ayons cette petitesse-là, et cependant qu'il y ait une tenure qui persiste, que d'avoir de grands bouillons et d'avoir grande montre et que nous desséchions. »<sup>110</sup>.

A l'égard des incroyants ou des faibles dans la foi, le chrétien doit toujours être plein d'humilité. Celui que le Seigneur a illuminé, et

<sup>107</sup> *Commentaire sur Jean 13 : 12.* Et CALVIN ajoute à propos du verset 14 : « Qu'imagine-t-il donc être l'homme mortel qui refuse de porter les charges de ses frères, de s'accommoder aux mœurs d'autrui et de s'employer aux offices et devoirs par lesquels est entretenue l'unité de l'Eglise ?... L'homme qui ne pense point habiter et converser avec les autres, ses faibles frères, sous cette condition qu'il s'assujettisse à des services qui sembleront ords et sales, voire en toute douceur et bénignité, celui-là s'attribue plus qu'il ne faut, et fait trop grand compte de soi. »

« Il n'y a celui qui mérite d'être tenu du troupeau du Christ, s'il n'a tellement profité sous le Maître d'humilité, que de ne s'attribuer rien, mais s'abaisser pour entretenir l'amour fraternel. » (*Commentaire sur Matthieu 20 : 25*).

<sup>108</sup> *Commentaire sur Ephésiens 4 : 1.*

<sup>109</sup> *Commentaire sur Jean 13 : 16-17.* « Il n'y a rien qui empêche plus cette union, que quand nous nous élevons, et pour parvenir à un degré plus haut que les autres, nous affectons et imaginons je ne sais quoi d'excellence... La principale vertu des fidèles consiste en une modestie, ou plutôt déjection de cœur, laquelle fasse que nous aimions toujours mieux quitter aux autres l'honneur, que leur ôter pour l'attirer à nous... Il n'y a rien qui nous enfile plus le cœur, que quand nous faisons cas de notre prudence. Il veut donc (l'Apôtre Paul) qu'ôtant cela de notre entendement, nous ne dédaignions point d'écouter aussi les autres, et suivre leur conseil. » (*Commentaire sur Romains 12 : 16*).

<sup>110</sup> *Sermon sur Job 6 ; Opera Calvini, XXXIII, 311.*

conserve dans sa grâce, doit s'humilier lui-même au souvenir de son ignorance passée. Rien ne lui permet de s'élever avec orgueil, ni de traiter plus rudement les autres qu'il n'aurait voulu être lui-même traité quand il était comme eux. Il doit avoir envers les autres la même patience que le Seigneur a eue envers lui-même. En outre, s'il considère ce que le Seigneur a accompli en sa propre personne, il doit considérer que les autres, qui aujourd'hui ne sont pas dans l'Eglise, pourront y être incorporés demain ; qu'eux aussi pourront se repentir et corriger leurs vices, être faits participants des dons de Dieu dont ils sont aujourd'hui dépourvus. Partout on voit des chrétiens qui étaient autrefois ténèbres, et qui ont commencé d'être lumière dans le Seigneur. C'est pourquoi chacun, en se souvenant de sa première condition, doit être mis par une profonde compassion envers les incrédules d'aujourd'hui et ceux qui sont encore faibles dans la foi. Dieu lui a bien fait grâce à lui, ce qui montre que les autres peuvent aussi — par la même grâce — être amenés au salut. « Ainsi, nous voyons qu'il faut que nous soyons humiliés devant Dieu, pour être bénins et doux envers nos frères, car l'arrogance est cruelle et dédaigneuse de tous. »<sup>111</sup>.

L'enseignement de l'humilité est donc l'une des charges essentielles du ministère pastoral et de la cure d'âme : chacun doit être enseigné de « donner gloire à Dieu dans son humilité »<sup>112</sup>.

Les pasteurs eux-mêmes, et tous ceux qui assument un ministère, doivent sans cesse avoir présent à l'esprit l'exemple de Jean-Baptiste qui déclarait : « Il faut qu'il croisse et que je diminue. » (Jean 3 : 30). « Jean-Baptiste se donne bien garde que le vrai et légitime honneur que Dieu lui avait donné, n'obscurcisse la splendeur et la gloire du Christ... Il témoigne qu'il endurera volontiers et de bon gré d'être réduit à rien, moyennant que Christ occupe et remplisse le monde entier de ses rayons. Or il faut que les pasteurs de l'Eglise suivent cette affection de saint Jean, à savoir de baisser la tête et les épaules pour éléver Christ... *Le plus grand honneur en l'Eglise n'est point domination mais ministère.* »<sup>113</sup>.

Cette doctrine de l'humilité trouve les plus intéressants prolongements dans la conception du gouvernement de l'Eglise et du service civique de tous les citoyens dans l'Etat.

#### IV. La douloureuse école de l'humilité

Tant envers Dieu qu'envers le prochain, l'humilité s'apprend avec douleur ! Son école fait partie du combat quotidien de la pénitence et de la mortification « qu'il nous faut poursuivre toute notre vie, et

<sup>111</sup> *Commentaire sur Tite 3 : 3.*

<sup>112</sup> *Institution chrétienne*, III, IV, 3.

<sup>113</sup> *Commentaire sur Jean 3 : 30 et sur Matthieu 23 : 12. Cf. Commentaire sur Matthieu 20 : 24 ss.*

ne laisser jamais jusqu'à la mort, si nous voulons être et demeurer en notre Seigneur Jésus-Christ »<sup>114</sup>.

« Ce mot de mortification nous avertit *combien il nous est difficile* d'oublier notre naturel, en tant qu'il signifie que nous ne pouvons pas être pliés ni formés à la crainte de Dieu, ni apprendre les rudiments de la piété, sinon qu'étant occis du glaive de l'Esprit, avec violence nous soyons réduits à néant. Comme si Dieu prononçait qu'il est requis que nous mourions, et soyons anéantis en tout ce que nous avons, avant qu'il nous reçoive ou accepte pour ses enfants. »<sup>115</sup>.

Quand bien même nous nous serions déjà péniblement efforcés de nous soumettre à notre Dieu, il n'y a pas de résultats acquis et nous ne sommes jamais parvenus au but : nous restons et devons toujours être en chemin. Plus nous avons d'occasions de nous humilier, plus nous devons être aiguillonnés et incités à progresser dans le service de Dieu, à entrer dans le vrai repos du Seigneur par lequel nous nous abstenons de toutes nos œuvres mauvaises pour qu'il accomplisse en nous sa propre œuvre. « Ce n'est point assez que notre vieil homme soit crucifié en partie, sinon que nous soyons ensevelis entièrement avec Jésus-Christ. »<sup>116</sup>.

Humilité devant Dieu et devant sa Parole, mais aussi humilité dans tous les événements et les vicissitudes de notre vie :

« Les fidèles doivent garder patience et modération en tous les événements auxquels la vie présente est sujette. C'est pourquoi nul n'a dûment renoncé à soi-même, sinon quand il s'est tellement résigné à Dieu, qu'il souffre *volontairement* que toute sa vie soit gouvernée à son plaisir. Celui qui aura une telle affection, quelque chose qu'il advienne, ne se réputera jamais malheureux, et ne se plaindra point de sa condition, comme pour taxer Dieu obliquement... » En toutes les calamités qui peuvent survenir, « il faut que l'homme fidèle contemple la clémence de Dieu et sa bénignité paternelle... Quelque chose qu'il advienne, sachant que tout procède de la main du Seigneur, il le recevra d'un cœur paisible et non ingrat, afin de ne résister au commandement de Celui auquel il s'est une fois remis... C'est la règle de la piété que la seule main de Dieu conduit et gouverne la bonne ou la mauvaise fortune, qui ne va point d'une impétuosité inconsidérée, mais dispense par une justice bien ordonnée tant le bien que le mal »<sup>117</sup>.

<sup>114</sup> *Institution chrétienne*, III, iii, 20.

<sup>115</sup> *Institution chrétienne*, III, iii, 8. « La vie d'un chrétien est une étude et un exercice perpétuels de mortifier la chair, jusqu'à ce que celle-ci étant entièrement morte, l'Esprit de Dieu règne en nous. » (*Institution chrétienne*, III, iii, 20).

« Quand nous appelons la vertu des saints parfaits, dit saint AUGUSTIN, à cette perfection est requise la connaissance de l'imperfection : c'est que tant en vérité qu'en humilité les saints reconnaissent combien ils sont imparfaits. » (*Institution chrétienne*, III, xvii, 15).

<sup>116</sup> *Sermon sur Deutéronome* 5 : 12-14 ; *Opera Calvini*, XXVI, 291.

<sup>117</sup> *Institution chrétienne*, III, vii, 10.

« Si donc nous voulons être disciples de Christ, il nous faut mettre peine que nos cœurs soient remplis d'une telle révérence et obéissance de Dieu, qu'elle puisse dompter et subjuger toutes les affections contraires à son plaisir. De là adviendra qu'en quelque tribulation que nous soyons, en la plus grande détresse de cœur qu'il sera possible d'avoir, nous ne laisserons point de retenir constamment patience... Nous reviendrons toujours à cette conclusion : " Néanmoins Dieu l'a voulu, suivons donc sa volonté. " *Même il faut que cette pensée intervienne parmi les élancements de la douleur, les larmes et gémissements, afin de réduire notre cœur à porter joyeusement les choses dont il est ainsi contristé.* »<sup>118</sup>.

Même lutte et même souffrance pour parvenir à l'humilité envers le prochain. Est humble, selon l'Ecriture, celui qui s'estime moindre que les autres. « *Or, s'il y a une chose difficile à faire en toute notre vie, c'est celle-ci plus que toutes les autres !...* » Il faut oublier ce qui est nôtre, si nous voulons rendre à nos prochains ce qui leur est dû. Et voilà pourquoi il est dit que la charité ne cherche point ce qui lui est propre. « *Cela est difficile, je le confesse ; mais il faut batailler contre notre nature, si nous en voulons venir à bout. Car si nous regardons à ce que nous pouvons faire, et à ce à quoi nous sommes enclins, il est certain que nous tirerons tout à l'opposé de notre devoir ; mais regardons à quoi Dieu nous appelle, et selon que la difficulté est grande, afin d'ôter ce qui nous empêche, et que tout cela soit mis bas, venons à ce qui est dit de notre Seigneur Jésus-Christ.* »<sup>119</sup>.

Mais n'y a-t-il vraiment point de dommages pour l'homme à pratiquer ces diverses sortes d'humilité ? N'est-il pas mutilé dans les principes essentiels, les légitimes aspirations de sa propre vie ? C'est l'objection d'un grand nombre ! Mais, par expérience, et dans la communion de notre Seigneur Jésus-Christ et de son Eglise, nous demandons à notre tour : Quels dommages ? Quelles amputations ? Au demeurant, il a déjà été répondu à cette objection.

Envers Dieu, il n'y a que gain, car Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles. C'est comme si Dieu avait deux mains : « l'une qu'il élève en haut comme un marteau pour abattre et briser ceux qui s'élèvent ; l'autre, qui recueille bénignement ceux qui s'abaissent, comme un appui ferme et stable pour les soutenir »<sup>120</sup>. Est-ce une perte que de se promener en la mémoire des bienfaits de Dieu comme en une belle plaine ? de sentir de Dieu selon sa bonté ? d'être faits participants de sa gloire, mieux encore, qu'il soit notre gloire, au point que nous n'ayons nulle honte de nous éléver avec les Anges

<sup>118</sup> *Institution chrétienne*, III, VIII, 10.

<sup>119</sup> *Commentaire sur Philippiens* 2 : 3 ; *Sermon 10 sur l'Epître aux Corinthiens* ; *Opera Calvini*, XLIX, 707.

<sup>120</sup> *Commentaire sur I Pierre* 5 : 5.

du Paradis comme enfants de Dieu, comme membres de notre Seigneur Jésus-Christ ? Par l'humilité, Dieu nous tend les mains pour nous recueillir et nous mettre en son giron. Nous ne sommes pas appauvris de ce que nous lui attribuons. Rien n'est meilleur pour nous que d'être conformes à l'image du Christ qui, d'une condition très méprisable, a été élevé à une hauteur souveraine. « Quiconque donc s'humilie, il sera semblablement exalté. Qui donc maintenant fera difficulté de s'abaisser, vu que c'est le moyen par lequel on monte à la gloire du Royaume céleste ? Aux plaies de notre Sauveur, nous trouverons vrai repos et ferme sûreté<sup>121</sup>.

Envers le prochain, ne craignons pas non plus que notre humilité nous apporte quelque dommage, ou donne aux autres l'occasion de devenir arrogants et hautains. « Christ déclare expressément que ceux-là seront les plus grands, qui s'abaisseront, afin que nous ne pensions point en rien empirer notre condition, quand nous nous déportons volontairement de toute grandeur et hautesse. »<sup>122</sup>. Et l'apôtre Pierre promet à tous ceux qui se seront humiliés et abaissés, qu'ils seront élevés (I Pierre 5 : 6). Mais, pour remédier à notre impatience et à notre hâte, il ajoute : « Quand il en sera temps. » Apprenons donc à être petits et méprisés pour un temps, car Dieu sait bien quand il sera opportun que nous soyons élevés.

*C'est dans l'humilité que Dieu nous fera don de sa paix.* « Que la gloire te demeure sans qu'on en diminue une seule goutte, s'écrie saint BERNARD ; c'est bien assez pour moi si j'ai la paix. Je renonce entièrement à la gloire de peur que si j'usurpe ce qui n'est pas mien, je ne perde aussi ce qui m'est donné. »<sup>123</sup>.

Voici donc la vraie définition de l'humilité :

« Celui-là est vraiment humble qui ne présume rien de sa personne devant Dieu, et ne méprise point ses frères par dédain, et ne prétend pas de se faire valoir plus que les autres : mais se contente d'être un des membres de Christ, ne demande autre chose, sinon que le chef seul soit exalté...

« IL N'Y A QUE L'HUMILITÉ QUI NOUS ÉLÈVE ET FASSE GRANDS. »<sup>124</sup>.

## V. L'humilité de Calvin

CALVIN a-t-il été fidèle à cet idéal d'humilité que comporte obligatoirement la vie chrétienne, telle qu'elle nous est dépeinte dans les Ecritures et qu'il l'a lui-même enseigné ? Certains ne voient en lui

<sup>121</sup> Cf. *Institution chrétienne*, II, II, 11 ; III, III, 15 ; *Sermon sur Job 31* ; *Opera Calvini*, XXXIV, 690 ; *Commentaire sur Philippiens*, II, 9.

<sup>122</sup> *Commentaire sur Matthieu 18 : 4.*

<sup>123</sup> *Institution chrétienne*, III, XII, 3.

<sup>124</sup> *Commentaire sur Matthieu 18 : 4.*

qu'une « apparente humilité »<sup>125</sup>; d'autres l'ont appelé « l'un des plus grands génies antipathiques ».

Oui, de toutes ses forces, CALVIN a cherché à être fidèle à la doctrine des Saintes Ecritures. Dans ses prédications, ses commentaires, ses lettres, il instruit toujours à humilité. Humilier l'homme et glorifier Dieu, fut toute l'ambition de sa théologie et de sa vie<sup>126</sup>. Voilà l'un des lieux communs qui caractérisent le calvinisme.

Humilité quant à la doctrine et comme théologien : CALVIN s'est soigneusement interdit de verser dans une misérable et dangereuse originalité doctrinale. Il s'est véritablement soumis à l'Ecriture. Il s'est toujours maintenu dans les limites de la sobriété et de la simplicité. Il en rend témoignage, peu avant sa mort, en prenant congé des Ministers : « Quant à ma doctrine, dit-il, j'ai enseigné fidèlement et Dieu m'a fait la grâce d'écrire : ce que j'ai fait le plus fidèlement qu'il m'a été possible et je n'ai pas corrompu un seul passage de l'Ecriture, ni détourné à mon escent. Et quand j'eusse bien pu amener des sens subtils, si je me fusse étudié à la subtilité, j'ai mis tout cela sous le pied et me suis toujours étudié à la simplicité. »

Son seul savoir fut de recevoir avec un esprit débonnaire et avec docilité ce qu'enseignent les Ecritures, sans en rien excepter, et dans les certitudes les plus hautes de la foi, de toujours glorifier Dieu avec humilité.

Mais c'est précisément sur ce point que CALVIN — et le calvinisme avec lui — ont été accusés d'intolérance par les philosophes, les humanistes, les libéraux, en règle générale par tous ceux qui attribuent si peu que ce soit de souveraineté à la raison, à la conscience ou au cœur de l'homme. Même lorsque nous en restons aux limites de l'Ecriture, nous sommes accusés d'en savoir beaucoup trop ! Nos contradicteurs ne peuvent faire autrement que d'exprimer cette objection. Mais quel que soit le point de vue qui se distance peu ou prou du témoignage des Saintes Ecritures et de la révélation d'un Dieu transcendant — dans le but incontestable de glorifier Dieu *avec quelque raison* —, nous constatons qu'il est, d'une manière ou d'une autre, porté atteinte à l'Evangile du Christ, aux conditions, aux certitudes et aux bienfaits du salut, à l'humilité de l'homme et à la gloire de Dieu. C'est cet Evangile du Christ, les conditions, les certitudes et les bienfaits du salut qu'il nous a acquis, que CALVIN cherche à maintenir, avec une rigoureuse fidélité, tant au profit de l'homme qu'à la gloire de Dieu.

Comment mépriserais-nous les promesses de Dieu que le Saint-Esprit nous fait accepter en nous conférant ce qu'elles annoncent ? Comment oublier le cas que Dieu a fait de nous en Christ, les biens qu'il nous communique en lui, l'honneur et la gloire qui nous sont, par lui, conférés ? Pouvons-nous ne pas prendre au sérieux que « tout

<sup>125</sup> Cf. RENAN, *Etudes d'Histoire religieuse*, p. 339, cité par Jean CADIER dans *Renan et Calvin*, « Revue Réformée », 1958, n° 2.

<sup>126</sup> Cf. HOFF, p. 327.

est à nous », que l'histoire du monde ne se poursuit que pour que Dieu soit pleinement glorifié et pour amener l'Eglise du Christ à sa véritable stature ; que nous sommes héritiers de Dieu au même titre que le Christ et avec lui ? Pouvons-nous être infidèles aux charges du ministère telles qu'elles nous sont décrites ? Ne sommes-nous point les dépositaires et les gardiens des oracles de Dieu, leurs dispensateurs et distributeurs<sup>127</sup> ?

Dans un très remarquable commentaire d'Ezéchiel 15 : 6, CALVIN déclare : « *Il nous faut être conscients que nous sommes supérieurs au monde entier, en raison de la miséricorde gratuite de Dieu* : mais naturellement nous n'avons rien en nous-mêmes dont nous puissions nous glorifier... Paul déclare (Romains 3 : 9) : "Quoi donc, avons-nous quelque chose à faire valoir en notre faveur ? Nullement ! Car l'Ecriture proclame que nous sommes tous des pécheurs et des accusés... Tous des enfants de colère. Il n'y a rien dont nous puissions nous prévaloir à l'encontre des païens profanes." Après avoir abaissé tout l'orgueil de sa propre nation, il répète : "Sommes-nous donc supérieurs aux autres ? Oui, vraiment, nous excellons de toutes manières : l'adoption, le culte, la loi, les alliances nous confèrent une remarquable supériorité, telle que rien ne peut lui être comparée dans le monde entier." Comment concilier ces deux choses : que les Juifs excellent et sont à préférer aux autres et que toutefois ils n'excellent en rien ? C'est qu'ils n'ont rien en eux qui puisse les inciter à mépriser les païens ou à s'enorgueillir comme s'ils leur étaient supérieurs : *leur excellence n'est pas en eux-mêmes, mais en Dieu*. Paul ne vante pas leurs vertus, mais dit qu'ils excellent par l'adoption gratuite, parce que Dieu a fait son alliance avec Abraham, qu'ils devaient être la nation sainte, parce qu'il institua une ligne fixe de miséricorde envers eux, en leur promettant qu'il serait leur propre Père ; il détermina que le Christ sortirait d'eux, lui qui est la vie et la lumière du monde.

« Nous voyons donc les anciens priviléges des Juifs : *les nôtres sont les mêmes aujourd'hui !* Aussi souvent que nous sommes gratifiés des dons de Dieu, par lesquels nous approchons près de lui et dominons le monde, nous devons aussi nous souvenir de ce que nous étions avant que Dieu ne nous élève. Ainsi, notre origine abattra toute arrogance, et nous gardera d'ingratitude envers Dieu. Mais cela n'est point suffisant ! *Car non seulement la libre grâce de Dieu nous a placés à une telle hauteur, mais aussi il nous y maintient ; que nous soyons debout n'est point de notre fait, mais dépend uniquement de sa volonté.* »

Commentant Romains 3 : 2, il ajoute : « Si on regarde les hommes, il montre que les Juifs ne sont rien de plus que les autres ; mais si on considère les bienfaits de Dieu, il déclare qu'ils ont en cet endroit pourquoi ils doivent être estimés par-dessus tous les autres peuples...

<sup>127</sup> Cf. *Commentaire sur Romains 3 : 2.*

Ils ont les paroles de Dieu qui leur sont communiquées. Ce serait déjà assez pour montrer leur excellence... MAIS LA PAROLE ÉTANT ÔTÉE, IL NE LEUR RESTE PLUS AUCUNE EXCELLENCE. »

L'humilité glorifie la grâce, mais ne l'édulecore pas ! Que le sentiment de notre pauvreté n'appauvrisse point l'extrême richesse des dons que Dieu nous a voulu faire en Christ, et n'empêche point les autres d'y participer. Mais sachons bien que si ces priviléges sont les nôtres, *la Parole étant ôtée, il ne nous reste plus aucune excellence !*

L'extraordinaire citation que voici de BERNARD DE CLAIRVAUX, reproduite par CALVIN dans *l'Institution chrétienne*, résume à merveille sa pensée sur notre humilité et notre grandeur, et comporte ses traits les plus essentiels :

« En pensant quelquefois à l'âme, il m'est avis que je trouve en elle deux choses contraires. Si je la regarde telle qu'elle est en soi, et de soi, je n'en puis mieux parler qu'en disant qu'elle est réduite à néant. Qu'est-il besoin de raconter à présent toutes ses misères ? combien elle est chargée de péchés, environnée de ténèbres, enveloppée d'alléchements, bouillante en concupiscences, sujette aux passions, remplie d'illusions, encline toujours à mal, tendant à tout vice, finalement pleine d'ignominie et de confusions ? Si même toutes les justices de l'homme, étant présentées devant Dieu, sont comme souillure et ordure, que sera-ce des injustices à ce prix (Esaïe 64 : 6) ? S'il n'y a que ténèbres en la clarté, que sera-ce des ténèbres mêmes (Matthieu 6 : 23) ? Qu'est-il donc à dire ? Pour certain l'homme n'est que vanité, l'homme est réduit à néant, l'homme n'est rien.

« Mais comment n'est-il absolument rien, vu que Dieu le magnifie ? Comment n'est-il rien, vu que Dieu a son cœur à lui ? Prenons courage, mes frères ! Bien que nous ne soyons rien en nos coeurs, nous trouverons peut-être au cœur de Dieu quelque chose caché de nous. O Père de miséricorde ! O Père des misérables ! Comment est-ce que tu mets ton cœur à nous ? Car ton trésor est là où est ton cœur (Matthieu 6 : 21). Or comment sommes-nous ton trésor si nous ne sommes rien ? Tous les gens sont devant toi comme s'ils n'étaient point, et sont réputés pour rien ; certes devant toi, mais non pas dedans toi. Quant au jugement de ta vérité, ils ne sont rien, mais non pas quant à l'affection de ta pitié et bonté : car tu appelles les choses qui ne sont point, comme si elles étaient. Quoique les choses que tu appelles ne soient rien, elles ont néanmoins être, en tant que tu les appelles. Car bien qu'elles ne soient rien quant à soi, elles ne laissent point d'être en toi, selon cette sentence de saint Paul : non point par les œuvres de justice, mais de Dieu qui appelle (Romains 9 : 12)...

« Si, en ayant ces deux considérations, nous regardons diligemment ce que nous sommes, ou plutôt en l'une nous regardons comment nous ne sommes rien, en l'autre combien nous sommes ma-

gnifiés, notre gloire sera tempérée en bonne mesure, et peut-être qu'elle sera plutôt augmentée. Certes, elle sera établie, mais afin de nous faire glorifier en Dieu, et non pas en nous. Si nous pensons ainsi, que Dieu veut nous sauver, nous serons délivrés ; cela sera pour nous faire respirer quelque peu. Mais il faut monter plus haut, et chercher la cité de Dieu, chercher son temple, chercher sa maison, chercher le secret du mariage qu'il a avec nous. Ce faisant, nous n'oublierons point l'un pour l'autre, mais avec crainte et révérence nous dirons que nous sommes quelque chose, mais au cœur de Dieu ; que nous sommes quelque chose, non point par notre dignité, mais en tant qu'il nous en estime dignes par sa grâce. »<sup>128</sup>.

L'humilité ? CALVIN l'a apprise toute sa vie : dans les innombrables charges dont le poids le brisait, dans les épreuves de toutes sortes, celles de son ministère, de sa vie familiale, dans les maladies qui l'ont affligé. Nous assistons au combat de ce très grand homme avec un plus grand que lui, dont il sent chaque jour la main qui le *dompte*, expression prise sur le vif et qui revient souvent sous sa plume. Les citations données plus haut sur cette douloureuse école traduisent une expérience intime et personnelle<sup>129</sup>. « C'est la coutume du Seigneur, dit-il, d'abattre les siens et comme les plonger dans le sépulcre, afin de les vivifier puis après. »<sup>130</sup>.

C'est en terme de lutteur que CALVIN décrit le combat qu'il mène contre ses faiblesses : il le fait avec une honnêteté et une lucidité extrême. « Je n'ai pas, écrit-il à BUCER, de plus grand combat contre mes vices qui sont très grands et en grand nombre, que celui que j'ai contre mon impatience ; mes efforts ne sont pas absolument inutiles, cependant je n'ai pu encore vaincre cette bête féroce. »

La vie de CALVIN est une plainte modulant sa propre misère, et un chant glorifiant l'inestimable grâce de son Dieu. Ses derniers messages avant sa mort révèlent le combat de toute sa vie, son humilité<sup>131</sup>, mais aussi son inébranlable foi en la miséricorde de Dieu. « Il a eu pitié de moi, dit-il, sa pauvre créature, pour me retirer de l'abîme de l'idolâtrie où j'étais plongé, pour m'attirer à la clarté de son Evangile et me faire participant de la doctrine du salut de laquelle j'étais par trop indigne... Il m'a supporté en tant de vices et pauvretés qui méritaient que je fusse rejeté mille fois de lui... Il a étendu vers moi sa merci jusque-là de se servir de moi et de mon labeur pour porter et annoncer la vérité de son Evangile... Hélas ! le vouloir que j'ai eu et le zèle — s'il le faut ainsi appeler — a été si froid et si lâche que

128 *Institution chrétienne*, III, II, 25.

129 Cf. en particulier, Parties I et IV du présent exposé.

130 *Commentaire sur Luc* 5 : 8-9.

131 Nous lisons à la date du 13 mars 1564, dans les *Registres du Conseil* : « M. CALVIN refuse vingt-cinq écus que le Conseil avait envoyés à son frère, disant que, ne rendant pas de services, il se faisait conscience de recevoir ses gages. »

je me sens bien redevable en tout et partout, et si n'était sa bonté infinie, toute l'affection que j'ai eue ne serait que fumée, voire même que les grâces qu'il m'a faites me rendaient tant plus coupable, tellement que mon recours est à ce qu'étant Père de miséricorde, il soit et se montre Père d'un si misérable pécheur ! »

Aux Conseillers de Genève, il déclare : « Si je n'ai pas toujours tout fait ce que je devais, veuillez prendre le vouloir pour l'effet... Je pense, Messeigneurs, que vous m'avez supporté en mes affections trop véhémentes et en mes vices que je déteste ; Dieu m'a aussi supporté ! »

Aux Pasteurs : « J'ai eu beaucoup d'infirmités que vous aviez à supporter ; et même tout ce que j'ai fait n'a rien valu. Les méchants s'empareront de ce mot ; mais je le répète, tout ce que j'ai fait n'a rien valu ; je suis une misérable créature ! Mais je puis dire que j'ai eu la bonne volonté, et mes vices m'ont toujours déplu ; et la racine de la crainte de Dieu a été dans mon cœur ; et vous pouvez dire cela que l'affection a été bonne ; et je prie que le mal me soit pardonné ; mais s'il y a du bien que vous vous y conformiez et le suiviez... »

Sachant la vénération dont il est entouré, il stipule qu'on ne lui octroie que des funérailles communes et une tombe anonyme. On coud son corps dans un fuseau de grosse toile, on le place dans un cercueil bon marché. Sans cérémonies, sans discours, sans hymnes, on mène ses restes au cimetière de Plainpalais. On prend soin qu'aucun signe quelconque ne désigne la place anonyme où git, en attendant la résurrection bienheureuse, la dépouille de celui qui avait « appris à vivre et à mourir avec humilité », et qui savait que « *la primauté de l'homme est d'être le serviteur de tous* »<sup>132</sup>.

Comme l'écrivit le poète genevois :

« Et c'est ici qu'il dort avec humilité,  
Porte-flambeau brûlé du feu de son message,  
On ne sait où, dans l'herbe et dans l'obscurité... »

132 *Commentaire sur Matthieu*, XX, 26.

# D'une édition à l'autre de l'*Institution*, COMMENT CALVIN TRAVAILLAIT

par Jean-Daniel BENOIT

Au commencement, fut : l'*Institution* latine de 1536. À la fin, fut : l'*Institution* française de 1560.

1536 : un petit livret, *libellus*, dit CALVIN, format de poche, 10 × 15 centimètres, paru à Bâle, chez PLATTER, 520 pages.

1560 : un grand in-8°, format 20 × 31 centimètres, 684 pages, paru à Genève, chez Jean CRESPIN.

1536 : six chapitres. 1560 : 80 chapitres.

1536-1560 : vingt-quatre ans, au cours desquels CALVIN n'a cessé de reprendre, de refondre et de développer son livre, si bien que l'on peut dire que l'*Institution chrétienne* est l'œuvre de toute sa vie.

Et ce développement se fait organiquement, si l'on peut dire, par le mûrissement et la dilatation de la pensée à l'intérieur du cadre préexistant. Ce ne sont pas de nouveaux chapitres qui viennent s'ajouter à la suite les uns des autres, tel un mur que l'on prolongerait, ou une construction que l'on agrandirait en y superposant de nouveaux étages, comme on l'a fait dans notre ville au temps de CALVIN, pour accueillir le flot des réfugiés ; c'est plutôt le développement d'un être vivant, dont la croissance intéresse tous les membres de l'organisme en même temps.

Partons donc du *libellus* de 1536.

Le titre : *Institution de la Religion chrétienne*, est suivi des mots que l'on suppose ajoutés par les éditeurs plutôt que par CALVIN lui-même, car ils sentent un peu trop le boniment : « renfermant la somme presque entière de la piété, ainsi que tout ce qui est nécessaire à la connaissance de la doctrine du salut, ouvrage très digne d'être lu par tous ceux qui aiment la piété, et tout nouvellement publié ». Quant au mot *Institution*, il faut le prendre dans son acception latine d'instruction. Il peut être traduit ici par Manuel, ou plus exactement par Somme, comme le font les éditeurs : *totam fere pietatis summam*. Bref, un livre destiné à enseigner la religion chrétienne.

Des six chapitres, quatre étaient consacrés à la Loi, au Credo, à l'Oraison dominicale, aux Sacrements du Baptême et de la Sainte-Cène, conformément au plan classique des catéchismes. Les deux derniers chapitres, d'allure plus polémique, traitaient, l'un des faux Sacrements, l'autre de la liberté chrétienne.

Le livre était précédé de l'*Epître au Roi*, en français, que l'on retrouve sans changement appréciable en tête de toutes les éditions subséquentes. CALVIN voulait laver les évangéliques de France de l'accusation de rébellion portée contre eux, et par laquelle on justifiait les persécutions. Il montrait à François I<sup>e</sup> que la foi des persécutés était conforme à l'Evangile.

 1539 : nouvelle édition latine, à Strasbourg, chez WENDELIN RIHEL. Le livre avait été considérablement augmenté. Il comprenait maintenant dix-sept chapitres.

CALVIN y développait l'exposé sur la Trinité, à la suite de ses controverses avec CAROLI qui avait suspecté son orthodoxie sur ce point. Un chapitre nouveau sur les rapports de l'Ancien et du Nouveau Testament reflétait ses discussions avec les Anabaptistes.

Deux chapitres également nouveaux traitaient de la pénitence et de la justification par la foi, sujets simplement effleurés en 1536. Un chapitre encore était consacré au grand sujet de la Providence et de la Prédestination. Enfin, un chapitre terminal donnait de la vie chrétienne une vue en quelque sorte synthétique. Ce chapitre ne subit pour ainsi dire aucune modification au cours des éditions postérieures et parut en tirage à part en 1545 à Genève, chez BADIUS, sous ce titre : *Traicté très excellent de la vie chrestienne*. Il fut réédité en 1551.

On comprend que CALVIN, faisant indirectement allusion à la réclame un peu prétentieuse de la première édition, ait pu ajouter en tête de cette deuxième édition : « répondant maintenant enfin vraiment à son titre ».

Cette deuxième édition manifeste déjà l'influence du séjour de CALVIN à Strasbourg, encore qu'il n'y fût que depuis une année, et de son intimité avec BUCER. Par exemple, dans l'*Institution* de 1536, CALVIN, comme LUTHER, insistait surtout sur le fait que la foi est confiance et espérance. A partir de 1539, il relève plutôt le caractère cognitif de la foi ; non pas qu'on puisse l'accuser d'intellectualisme, mais, en insistant sur le fait que « l'intelligence est conjointe avec la foi », il entend simplement repousser toute confusion avec la foi implicite des scolastiques.

Le chapitre sur la Providence et la Prédestination systématise des conceptions mûries par ses conversations avec BUCER et par sa lecture de saint AUGUSTIN. Ses lectures, d'ailleurs, se sont multipliées. A AUGUSTIN viennent s'ajouter plusieurs Pères grecs, notamment ORIGÈNE. Enfin, il semble avoir accordé plus d'attention à l'Histoire ecclésiastique, à en juger par la fréquente mention qu'il fait des Conciles.

On peut dire que cette édition de 1539 présente déjà les lignes théologiques fondamentales qui se retrouveront dans toutes les éditions ultérieures de l'*Institution*.

Cette édition latine fut traduite en français par CALVIN, et parut en 1541, sans nom de lieu ni d'imprimeur, mais certainement à Genève. C'est la première édition française connue.

Cette édition française de 1541 est d'une importance capitale. Au point de vue de la langue tout d'abord. CALVIN s'avérait du coup l'un des maîtres, plus encore, l'un des créateurs de ce que l'on peut déjà appeler le français moderne. BRUNETIÈRE n'hésite pas à dire que c'est le premier de nos livres que, par sa date, l'on puisse appeler classique. C'est la première fois que le français se ploie à traiter les plus hauts sujets de philosophie et de morale. CALVIN contribue ainsi à forger l'outil qu'utiliseront après lui PASCAL et BOSSUET.

Plus importante encore pour les destinées de la Réforme en France et en Suisse romande fut cette présentation de l'*Institution* en langue vulgaire. L'*Institution* latine est une œuvre savante. L'*Institution* française est une œuvre populaire. L'*Institution* latine s'adresse aux philosophes, aux théologiens, aux érudits du monde entier. L'*Institution* française est écrite pour le peuple de France et celui de Genève, et des campagnes environnantes, le menu peuple des « gens mécaniques », ouvriers, artisans, cardeurs de laine, tisserands, paysans même, commerçants aussi et petits bourgeois, tous ceux qui n'entendent pas le latin.

De là, certains caractères particuliers de cette première édition française et des éditions françaises en général. Tous les mots grecs, dont CALVIN parsème l'*Institution* latine, l'*Institution* savante, ont disparu, traduits ou paraphrasés. Telle référence à ARISTOTE est supprimée. L'*Institution* populaire abonde, en revanche, en explications, superflues pour les lecteurs érudits de l'*Institution* latine. Quelques exemples :

Calligula + empereur romain.

Damase + évêque de Rome.

Socrate + écrivain ecclésiastique.

Sennachérib + homme méchant et pervers.

Jéhovah + qui vaut autant à dire comme celui qui est de soi et de sa propre vertu.

Marie était parente de Joseph + et par conséquent de la race de David, etc...

Le procédé explicatif est constant.

D'autre part, CALVIN ne craint pas, en français populaire, certaines expressions fortes : ces canailles, ces brouillons, ces fantastiques, ces gaudisseurs, ces chiens mâtins, ces acariâtres, ces opiniâtres, là où le latin a simplement *illi*, ils.

Il a recours à des proverbes, à des expressions courantes intraduisibles en latin : trouver la fève au gâteau, n'être que vents et fumée, s'évanouir en l'air (pour disparaître), « clair comme le soleil en plein midi » (L. : très certain), vivre pêle-mêle « comme rats en paille », gergonner comme grenouilles, menu fretin, etc...

Il ajoute des incidentes pour conclure, pour expliquer, pour mieux marquer les articulations, ce qui donne au texte une allure plus familière : « Et combien cela est détestable ! », « Et ça esté une absurdité trop lourde », « Pour dire franchement ce qui en est », etc...

Bref, le texte français, plus populaire, est par là-même plus simple, plus directement accessible, mis à la portée de lecteurs qui ne sont pas des intellectuels de profession. De ce fait, il apparaît parfois comme un peu délayé. Le texte latin, en revanche, est plus concis, plus ramassé, le latin étant d'ailleurs par essence plus synthétique que le français. Il est aussi, parfois, plus clair, de par sa concision même. De là, la nécessité de se reporter au texte latin à l'occasion, quand on le peut, pour préciser le sens de certaines phrases un peu diffuses.

De toute façon, c'est par l'*Institution* française, largement colportée et diffusée, que la pensée de CALVIN s'est implantée dans les pays de langue française. Elle devint le manuel fondamental de dogmatique des Eglises réformées. « On peut affirmer sans crainte de se tromper, écrit le doyen WENDEL, que si ces Eglises sont devenues calvinistes, c'est aux diverses éditions françaises de l'*Institution* qu'elles le doivent. »<sup>1</sup>

Cette édition de 1541, la plus ancienne connue des éditions françaises, est-elle la plus ancienne de fait ?

Certains ont soutenu qu'elle avait été précédée par une première traduction faite sur l'édition latine de 1536. Question de symétrie. Chaque édition dans la suite ayant eu sa sœur française, pourquoi celle de 1536 aurait-elle fait exception ?

Ce parallélisme incomplet n'a pas grande valeur probante. On a amené tout de même des arguments plus sérieux.

Il y a, en effet, dans l'*Institution* française, des passages — en vérité peu nombreux — qui sont la traduction non pas du texte de 1539, mais du texte de 1536, et qui ne tiennent pas compte de certaines adjonctions apportées par CALVIN en 1539. On en a conclu à l'existence d'une version française du texte de 1536, dont les fragments que nous signalons seraient les vestiges.

Il y a, certes, des textes, aujourd'hui perdus, dont l'existence est cependant historiquement attestée ; mais ici, jamais, nulle part, la moindre mention, la moindre trace d'une telle édition.

On peut plus sûrement supposer que CALVIN, pour des besoins occasionnels, avait traduit quelques fragments de l'*Institution* de 1536 et qu'il a, plus tard, inséré ces fragments déjà traduits dans l'édition

<sup>1</sup> CALVIN, *Sources et évolution de sa pensée religieuse*, p. 83.

de 1541, sans se préoccuper des modifications mineures qu'il avait entre-temps apportées à son texte, ou ayant même oublié qu'il y avait fait des corrections.

LUCHESIUS SMITS, dans son ouvrage tout récent sur *Saint Augustin dans l'œuvre de Jean Calvin* (il date de 1957), suppose l'existence d'une traduction française intégrale, et non pas fragmentaire, de *l'Institution* de 1536 ; tout en reconnaissant que celle-ci doit être restée manuscrite et ne doit jamais avoir été publiée<sup>2</sup>. On peut se demander alors pourquoi CALVIN ne l'a pas plus largement utilisée, et comment il se fait que l'on n'en retrouve, en 1541, que de si rares fragments.

Tout au plus, nous semble-t-il, peut-on supposer que CALVIN avait eu l'intention de traduire en français l'édition de 1536 ; et sans doute avait-il commencé son travail. Mais, rapidement, il avait dû être amené à envisager une seconde édition de *l'Institution*, et, comme son intention était de l'enrichir considérablement, il dut abandonner très vite ses premiers essais de traduction, et attendre d'avoir refait son livre pour le publier en français.

Quoi qu'il en soit, supposer l'existence d'une édition française entièrement perdue de *l'Institution* de 1536 est une hypothèse qui ne repose sur rien de vraiment solide.

En 1543 et en 1545, CALVIN réédite *l'Institution* latine, la seconde n'étant que la réimpression de la première. Les deux paraissent chez WENDELIN RIHEL, à Strasbourg.

Peu après paraît la traduction française, c'est l'édition de 1545, à Genève, chez JEAN GIRARD.

Ces éditions ne diffèrent guère de celles qui les précèdent immédiatement, et forment avec elles une même famille. La structure est la même. Le texte n'est pas modifié, seuls quelques développements nouveaux apparaissent. Le nombre des chapitres passe de 17 à 21, moins par additions que par l'éclatement du chapitre sur le Symbole, dont la matière est désormais répartie en quatre chapitres.

J'ai relevé dans le premier livre de *l'Institution* de 1560 les additions de 1545. Il y en a tout au plus une vingtaine. La principale concerne la doctrine des anges, dont CALVIN n'avait rien dit en 1541. Une autre nuance le jugement de CALVIN sur les images et indique les sujets religieux qu'il est licite de représenter. La plupart sont des citations nouvelles : de saint PAUL, 3 ; de saint JÉRÔME, 2 ; de l'historien ecclésiastique SOCRATE, 1 ; du concile d'Elvire, 1 ; de celui de Nicée, 1 ; de saint AUGUSTIN, enfin, 6.

On voit que CALVIN poursuit sa lecture des Pères, de saint AUGUSTIN en particulier. Mais rien n'est vraiment modifié de l'édition précédente.

Il serait fastidieux de continuer cette enquête dans les livres suivants. On aboutirait aux mêmes conclusions.

Cinq années passent, et voici coup sur coup trois éditions latines : 1550, chez GIRARD ; 1553, chez ESTIENNE ; 1554, chez les frères RIVERY, qui donnent les éditions françaises de 1551, chez GIRARD ; 1553, chez GIRARD encore ; 1554, chez HAMELIN.

Reste une sixième édition française, celle de 1557, chez BOURGEOIS. Elle est solitaire, n'ayant pas de grande sœur latine, mais elle n'ajoute pour ainsi dire rien à l'édition qui la précède immédiatement, celle de 1554, dont elle peut être considérée comme une simple réimpression. Elle n'est pas citée dans la nomenclature des éditions françaises que donnent les éditeurs strasbourgeois. Ils n'en ont eu connaissance que plus tard, au cours de leur travail, et n'ont pu l'utiliser<sup>3</sup>.

Ces éditions, tant latines que françaises, qui s'échelonnent de 1550 à 1557, en tout sept éditions, forment une nouvelle famille. Elles ont toutes le même nombre de chapitres, 21, comme d'ailleurs l'édition de 1545, mais, pour la première fois, ces chapitres sont subdivisés en paragraphes.

Je feuillette à nouveau le premier livre de mon édition, où une date en marge indique la première apparition du texte. 1551 apporte quelques pages nouvelles sur l'autorité de la Bible, sur le culte de latrie et de dulie, sur l'image de Dieu en l'homme. C'est à peu près tout. Et toujours des citations nouvelles, témoignant du fait que CALVIN continue à lire la littérature ancienne : 1 de saint GRÉGOIRE, 1 du deuxième concile de Nicée, 5 de saint AUGUSTIN. Ici encore, je n'ai poursuivi cette enquête que pour le premier livre de *l'Institution*. En la continuant pour les livres suivants, on se convaincrait, comme pour le livre I, de la modicité des apports nouveaux dus à cette nouvelle famille de *l'Institution*.

J'espère d'ailleurs pouvoir donner un volume de Tables et Références, qui contiendra une vue synoptique des différentes éditions, où les accroissements successifs apparaîtront clairement.

Nous arrivons ainsi aux deux éditions, latine (1559), française (1560), qui marquent le terme des transformations de *l'Institution*, et constituent le couronnement de l'œuvre.

Cette fois, c'est une refonte complète, un plan entièrement nouveau, des adjonctions considérables, si bien que CALVIN peut écrire en sous-titre : « *L'Institution de la religion chrestienne*, nouvellement mise en quatre livres, et distinguée par chapitres, en ordre et méthode bien propre. Augmentée aussi de tel accroissement, qu'on la peut presque estimer un livre nouveau ».

<sup>3</sup> *Opera Calvinii*, t. IV, VII-VIII.

Et d'abord les *changements de structure*.

Au lieu des 21 chapitres des éditions précédentes depuis 1545, voici maintenant 4 livres et 80 chapitres.

Le plan est différent. Ce n'est plus celui de la première édition, celui de 1536, qui s'était plus ou moins conservé au cours des éditions successives, le plan classique des catéchismes : Décalogue, Symbole des apôtres, Oraison dominicale, Sacrements. CALVIN remanie son œuvre et en distribue la matière en suivant, cette fois, le plan du Symbole des apôtres : Dieu, Jésus-Christ, le Saint-Esprit, du moins dans son action intime sur l'homme pour l'amener à la foi et à l'appropriation du salut. Enfin, l'Eglise et les sacrements.

Ce parallélisme entre le plan du Symbole et celui de la dernière *Institution* n'est d'ailleurs que relatif. CALVIN, par exemple, parle de la résurrection au livre III, avant de parler de l'Eglise, au livre IV.

Surtout, il ne fait pas dépendre la rémission des péchés de la foi en l'Eglise, comme on pourrait soutenir, à la rigueur, que le fait le Symbole : « Je crois la sainte Eglise universelle, la communion des saints, la rémission des péchés. » Il rattache la rémission des péchés non pas à l'Eglise, mais à l'œuvre du Saint-Esprit en nous et à la foi en Jésus-Christ, et par là il écarte toute interprétation spécifiquement romaine du Symbole.

Ces remaniements en entraînent d'autres. Nous en signalerons trois, les plus importants :

1° Jusqu'en 1559, la doctrine de la Providence et celle de la Prédestination constituaient un seul et même chapitre qui se situait dans l'explication du Symbole. Désormais, la doctrine de la Providence est traitée au livre, I où il est question de Dieu ; la doctrine de la Prédestination au livre III, où il est question du salut.

2° Tout ce qui a trait à l'Eglise et à la puissance ecclésiastique était dit à l'occasion de l'explication du Symbole, à l'article de la foi. On le retrouve en 1559-1560 au livre IV, où il est traité de l'Eglise, ce qui apparaît plus rationnel.

3° Enfin, le chapitre sur la vie chrétienne, qui formait jusqu'alors la conclusion de l'*Institution*, est reporté au livre III, et considéré comme la manifestation de l'œuvre du Saint-Esprit en nous.

*Les adjonctions ensuite.*

Elles sont considérables, puisque cette dernière édition est augmentée de plus d'un quart par rapport à l'édition précédente.

Plusieurs de ces adjonctions sont consacrées à la réfutation des adversaires et ont pour origine les controverses que le réformateur n'avait cessé de soutenir, contre les Anabaptistes, contre SOCIN, contre OSIANDER, contre SERVET, contre les Papistes enfin (comme il les appelle). Elles permettent à CALVIN de préciser et de développer sa propre position. Mais elles ne sont pas les seules.

De nouveaux chapitres apparaissent, par exemple le chapitre VI du livre II, où la doctrine de la rédemption en Jésus-Christ se trouve développée. Le chapitre IX du même livre sur la révélation dans l'Ancien et le Nouveau Testament, le chapitre XVII du même livre encore, où CALVIN revient en l'approfondissant sur le fait : Que Jésus-Christ vrayement nous a mérité la grâce de Dieu et salut, etc...

Toutefois, ne nous y trompons pas, si le livre passe de 21 à 80 chapitres, CALVIN n'a pas ajouté à l'*Institution* une soixantaine de chapitres. Le plus souvent, il a subdivisé en plusieurs chapitres un chapitre trop long. Par exemple, le dernier chapitre des éditions précédentes : la vie chrétienne, a donné les cinq chapitres (ch. VI à X) du livre III actuel.

Si l'*Institution* s'accroît, c'est moins par l'adjonction de nouveaux chapitres que par l'insertion de nouveaux développements, souvent de nouveaux paragraphes dans le corps du texte antérieur. CALVIN prévoit une objection : « Quelqu'un demandera... Quelqu'un réplique... ». Ou bien il reprend une exposition déjà faite sous une autre forme : « Le tout revient là... La somme totale est que... Toutefois, j'entrelacerai encore ce point... Il est besoin de noter encore ici... ». Les citations se multiplient, de l'Ecriture, des Pères, des Conciles. On sent un esprit qui a atteint sa pleine maturité et dont la pensée est en pleine possession d'elle-même<sup>4</sup>.

\*  
\*\*

Et ceci nous amène à la deuxième partie de cet exposé : *Comment Calvin travaillait-il* ?

1. — Il ne laisse pour ainsi dire rien perdre de ce qu'il a une fois écrit. Il peut distribuer autrement sa matière, il la conserve intégrale-

<sup>4</sup> Peut-on essayer de caractériser d'une manière particulière chacune de ces éditions successives de l'*Institution*, comme essaie de le faire M. LUCHESIUS SMITS dans l'ouvrage que nous avons cité : *Saint Augustin dans l'œuvre de Jean Calvin* ? La première *Institution*, celle de 1536, lui apparaît comme l'*Institution* des Sacrements, étant donnée la place faite par CALVIN à la doctrine du baptême et à celle de la Cène (p. 47, 64). Il considère la seconde (1539) comme celle de la dépravation de la nature humaine (p. 47) ou encore, comme celle du péché et de la grâce (p. 64). Il voit dans l'*Institution* de 1545 l'*Institution* de l'Eglise. Il n'ose pas appeler celle de 1551 l'*Institution* de l'Ecriture sainte « malgré l'attention qu'elle apporte à l'Ecriture » (p. 82). Enfin, l'édition de 1559-1560 est pour lui l'*Institution* de la Cène et de la prédestination (p. 109).

Ces distinctions nous paraissent assez artificielles. Sans doute, le dogme du péché de l'homme et de la chute est plus accentué dans l'édition de 1539 que dans celle de 1536, mais dans cette dernière l'affirmation du péché et de la dépravation de la nature humaine est loin d'être absente. Sans doute, les développements sur l'Eglise sont plus considérables en 1545, mais l'essentiel est déjà dit en 1539. Sans doute, encore, le chapitre sur la prédestination est détaché, en 1559, et mis en quelque sorte en relief à propos du salut ; mais la doctrine se retrouve, tout aussi affirmée, dans le chapitre sur la Providence des éditions antérieures. Bref, les distinctions que propose M. SMITS nous paraissent forcées ; nous ne croyons pas qu'on puisse s'engager sur cette voie, malgré la satisfaction que serait pour l'esprit une telle classification si elle était vraiment justifiée.

ment. Tout au plus peut-on trouver quatre ou cinq pages des éditions antérieures qui n'ont pas trouvé place dans l'édition dernière.

2. — Il réécrit parfois certains fragments du texte antérieur pour plus de précision, plus de clarté, ou parce qu'il retraduit à nouveau directement sur le latin. De là, de très nombreuses variantes, mais ces variantes ne manifestent pas en général une orientation différente de la pensée ; elles sont le plus souvent purement formelles.

J'en ai relevé une, assez intéressante, qui marque chez CALVIN, à l'encontre de ce qu'on aurait pu croire, un adoucissement de sa rigueur première, qui sait, peut-être, — et je pense à SERVET —, une manière de repentir. La voilà :

On connaît le beau passage sur les ministres de la Parole de Dieu qui se trouve déjà dans la *Confession de foi de l'Eglise de Genève* de 1537 : « Qu'ils osent hardiment toutes choses par la Parole de Dieu, qu'ils paissent les brebis, tuent les loups, instruisent et exhortent les dociles, tacent et convainquent les rebelles, mais tout en la Parole de Dieu ! » CALVIN a repris cette page dans toutes les éditions de l'*Institution*, avec de légères modifications. Mais, tandis que jusqu'en 1559 il écrit : tuent les loups (*interficiant*), et l'on songe à toutes les condamnations à mort qui furent prononcées pour crime d'hérésie, dans la dernière édition il écrit : qu'ils exterminent les loups (latin : *profligent*). Or, dans la langue du xvi<sup>e</sup> siècle, exterminer ne signifie pas tuer, mettre à mort, mais chasser hors des bornes, hors des limites du bercail, *ex terminis*, par conséquent bannir, ou peut-être simplement excommunier. Ce sens n'est pas douteux. Il se retrouve, et cette fois exactement précisé dans l'*Institution* : « Ceux qui prétendent faussement la foi de Christ... doivent être exterminés et chassés d'entre le peuple de Dieu. » Il y a là en vérité une atténuation, une humanisation digne d'être notée.

3. — CALVIN, avons-nous dit, développe son livre en insérant de nouveaux développements à l'intérieur du texte ancien. Ainsi, à lire dans les marges la date de la première apparition du texte, on peut trouver par exemple :

1541... 1545... 1551... 1560... Et, après le dernier accroissement de 1560, CALVIN reprend le texte de 1541 à l'endroit précis où il l'avait laissé.

Ce schéma est relativement simple. Il en est de plus compliqués. En voilà un — je ne l'imagine pas, je le trouve dans le livre I :

1541... 1545... 1551... 1545... 1551... 1545... 1551... 1560... Et cela en 42 lignes !

Tantôt ces accroissements sont assez importants, plusieurs paragraphes parfois, tantôt il s'agit d'une image, d'une citation, d'une seule phrase, voire d'une incidente.

Il arrive encore que CALVIN disloque entièrement son texte antérieur pour en reprendre les fragments, mais dans un ordre différent. Voici, par exemple, un passage de 1541, éclaté, si l'on peut dire, en quatre fragments : *a*), *b*), *c*), *d*). CALVIN n'en laisse rien perdre, mais il les reprend dans un ordre différent, et nous avons le schéma :

1541 *b*)... 1545... 1541 *d*)... 1545... 1541 *c*)... 1560... 1541 *a*)...

On se rend compte de l'inextricable confusion que devait présenter un manuscrit ainsi composé d'une multitude de fragments. Car CALVIN ne recopie pas tout. Il prend un exemplaire de l'édition précédente, qu'il sacrifie ; il en rompt la reliure, il y insère des pages intercalaires, il découpe parfois, j'imagine avec une paire de ciseaux, l'ancien texte en morceaux, regroupe ces morceaux dans un ordre nouveau, recolle le tout, trousse son texte d'adjonctions, le surcharge de ratures, de signes de références indiquant le lieu d'insertion des développements nouveaux, il écrit dans les marges, rajoute des bouts de papier. De là, des difficultés considérables d'impression. Il arrive que certaines phrases ajoutées n'aient pas été insérées par l'imprimeur au bon endroit ; il faut les déplacer pour l'établissement correct du texte ; des fragments que l'on retrouve dans l'édition latine et dans les éditions françaises antérieures tombent, on ne sait pourquoi ; il faut les rétablir ; certains textes se retrouvent au contraire deux fois, sous des formes presque identiques. Ces bavures étaient à peu près inévitables, étant donnée la façon dont procédait CALVIN. On peut même s'étonner qu'elles ne soient pas plus nombreuses.

4. — Ce qui ajoute à la difficulté, c'est que CALVIN dictait. « Estant de si petite vie, dit BÈZE, il dormait fort peu, et, la plupart du temps, estoit constraint de s'eschauffer sur son lict, duquel aussi il a dicté la pluspart de ses livres, estant en continual et très heureux travail d'esprit. »<sup>5</sup>.

Comment d'ailleurs aurait-il pu faire autrement ? Il a préparé l'édition définitive de son *Institution* pendant l'hiver 1558-1559. Le 2 mai 1559, son frère ANTOINE demande au Conseil le privilège pour trois ans de faire imprimer l'*Institution* de M. CALVIN, son frère, tant en latin qu'en français, « qu'il a renouvellée, et recongueue et augmentée, tellement que c'est œuvre excellente, et dont son dict frère lui a donné les copies »<sup>6</sup>.

Or, pendant cet hiver, CALVIN a été constamment malade, obligé pendant plusieurs mois de garder la chambre. Depuis le mois d'octobre, il avait de forts accès de fièvre paludéenne, une toux incessante, de violentes douleurs à la jambe (rhumatismus ? sciatique ? goutte ?), des hémorroïdes dont les douleurs le lanciaient. Quand il put enfin, au mois de juillet, reprendre ses prédications à Saint-Pierre, il devait

<sup>5</sup> Vie de CALVIN, *Opera Calvinii*, XXI, p. 35.  
<sup>6</sup> *Opera Calvinii*, XXI, 715.

s'y faire porter en une petite chaire ou y aller à cheval. On peut se le représenter couché, ou assis dans son lit, « avec quelqu'un qui écrivait sous lui », c'est-à-dire un secrétaire, et il dictait le texte qu'il ajoutait ou modifiait. De là, certaines fautes, qui se perpétuent d'édition en édition, et qui sont très évidemment des fautes d'audition, par exemple Pères pour Perses, imite pour limite, voilent pour voisent (subjonctif de je vais, vieux français : je vois), fait pour paix, etc...

Tout cela n'est pas du roman. Que son manuscrit ait constitué un véritable puzzle qui ait mis aux champs les typographes, son éditeur, Jean CRESPIN, en témoigne, en s'excusant des fautes inévitables qu'il a pu commettre. A la fin de l'édition de 1560, il insère un avertissement au lecteur : « Pour ce que la copie de l'*Institution* présente estoit difficile et fascheuse à suyvre à cause des additions escriptes, les unes en marge du livre, les autres en papier à part, il ne s'est peu faire encores que nous y priussions garde de près, qu'il ne soit de-meuré quelques fautes et omissions, lesquelles vous excuserez et corrigerez ainsi. » Suivent quelques errata.

Voici d'ailleurs sur ce travail de CALVIN des renseignements encore plus précis. Lorsque COLLADON fut chargé de rééditer l'*Institution* à Lausanne, en 1576, il écrivit une lettre-préface en latin, où il raconte comment il fut amené à revoir le manuscrit préparé pour l'édition de 1560. C'est donc bien de l'édition française qu'il s'agit. « Comme celui-ci (CALVIN) préparait la version française de son *Institution*, il dicta une foule de choses tant à son frère ANTOINE qu'à un domestique faisant office de secrétaire. Il inséra en maints endroits des pages arrachées d'un exemplaire français précédemment imprimé ; aussi lui fallut-il souvent donner ses papiers à relier (*glutinatibus sane ei saepe utendum fuit*). Mais à la fin il était absolument nécessaire que quelqu'un révisât l'ouvrage. En effet, il y avait eu dans un très grand nombre de passages des changements considérables ; les ratures et les additions embrouillaient d'un bout à l'autre le texte, le rendaient difficile à lire, souvent fautif, d'autant que des secrétaires ne saisissent pas toujours les mots qu'on leur dicte. Donc, à la prière d'ANTOINE, aux frais de qui l'édition française devait s'imprimer bientôt chez Jean CRESPIN, j'ai revu tous ces brouillons, latins et français, tels qu'ils étaient dans les papiers de l'auteur. Et je me suis chargé de les relire, corriger, collationner, afin de rendre le tout plus sûr, plus clair, plus facile, moins embrouillé pour l'impression. »

C'est bien le manuscrit tel que nous l'avons décrit, avec ses fragments imprimés appartenant aux éditions antérieures, ses additions marginales, ses ratures, ses corrections, ses feuilles volantes encartées, le tout sommairement relié, « agglutiné », de façon à tenir ensemble. On peut comprendre comment, à partir d'un tel embrouillamini, l'éditeur a laissé passer un certain nombre d'incorrections. A tout prendre, elles sont relativement peu nombreuses.

Tout cela constitue, me semble-t-il, un argument décisif contre

l'opinion des éditeurs strasbourgeois, suivis en cela par PANNIER, assurant que « la traduction française de l'*Institution*, dans sa forme définitive et reçue, en exceptant les parties de l'ancienne rédaction, a été rédigée avec une certaine incurie, par des mains moins habiles et sans le contrôle de l'auteur »<sup>7</sup>.

En fait, tout le travail dont nous venons de parler ne pouvait pas être fait par d'autres que CALVIN lui-même, encore qu'il se soit fait aider. Supposer l'existence d'un manuscrit latin bien fini, bien au point, bien poli, dont des scribes n'auraient eu qu'à traduire les parties nouvelles, relève de la pure imagination. Les erreurs qu'on peut relever dans la traduction française de 1560, MARMELSTEIN l'a montré, sont des erreurs minimes, erreurs de copistes ou de correcteurs, confusions faciles de mots, et ne sont finalement pas plus nombreuses que celles qu'on peut relever dans l'édition de 1541, que l'on n'hésite pas néanmoins à attribuer à CALVIN lui-même<sup>8</sup>.

Nous avons d'ailleurs sur ce point deux témoignages, qui suffisent à mon sens à trancher la question.

Celui de BÈZE, tout d'abord : « L'an 1559, écrit-il, estant assailli et merveilleusement pressé d'une fièvre quartre, il (CALVIN) a ce nonobstant basti sa dernière *Institution chrestienne* au plus fort de cette maladie, et, qui plus est, traduite en française d'un bout à l'autre. »<sup>9</sup>. C'est donc bien CALVIN, affirme BÈZE, qui a « basti » son *Institution*. Qu'on remarque d'une part la convenance de ce mot « bâtir » avec la méthode de travail que nous avons décrite, et, d'autre part, l'affirmation péremptoire que la traduction a été d'un bout à l'autre l'œuvre de CALVIN. Or, Théodore DE BÈZE était à Genève depuis le mois de septembre 1558. Il a vécu dans l'intimité de CALVIN au cours de cet hiver 1558-1559, où celui-ci « bastissait » son *Institution*, s'entretenant familièrement, presque chaque jour, avec lui. Il l'a donc vu préparer sa dernière édition, tant latine que française. Ce qu'il en dit, il le dit à bon escient.

L'autre témoignage, plus direct encore, est celui de CALVIN. Dans l'avertissement au lecteur de l'édition de 1560, il écrit : « L'hyver prochain (dernier), estant menacé par la fièvre quartre de partir de ce monde, d'autant plus que la maladie me pressoit, je me suis d'autant

<sup>7</sup> *Opera Calvini*, t. III, p. xxvii.

Les légendes ont la vie dure. A propos d'une expression difficile de l'*Institution* : prêtres qui « ne s'avaient ni aller ne parler », E. DOUMERGUE écrit : « Non-sens que la traduction de 1560 prête bien gratuitement à CALVIN », tellement il est convaincu de « l'incurie », du manque de soin et de rigueur de cette traduction (Jean CALVIN, t. V, p. 90, N. 6). Or, DOUMERGUE n'a pas fait attention que, si non-sens il y a, ce non-sens se trouve déjà dans l'édition de 1541, que reproduit ici textuellement celle de 1560, et dont nul n'a jamais contesté qu'elle ne fût de la main de CALVIN lui-même.

<sup>8</sup> J. W. MARMELSTEIN, *Etude comparative des textes latins et français de l'*Institution**, Groningue, 1925.

<sup>9</sup> *Opera Calvini*, XXI, p. 33.

moins espargné jusques à ce que j'eusse parfait le livre, lequel, survivant après ma mort, monstrast combien je desiroye satisfaire à ceux qui déjà y avoient profité, et desiroyent d'y profiter plus amplement. »

Ainsi, la question nous paraît tranchée. C'est bien CALVIN qui a bâti l'*Institution* de 1560, qui a « parfait le livre », et au cours de l'hiver (1558-1559), sans se laisser arrêter par la maladie, il s'est consacré à ce labeur avec d'autant plus de hâte, qu'il pouvait se demander si la mort lui laisserait le temps de le mener à bien.

### Comment CALVIN travaillait-il ?

Nous avons vu ses procédés techniques, si l'on peut dire. Et nous avons relevé l'énergie farouche avec laquelle il s'acharnait à son labeur, en dépit de la maladie et de la souffrance. Il travaillait avec conscience, poursuivant sans cesse ses lectures, et, pendant 24 ans, jamais satisfait des résultats obtenus.

Il travaillait non pas égoïstement, pour sa gloire personnelle, pour la satisfaction de ses goûts intellectuels, mais avec le désir de servir à ses compatriotes et de répondre aux besoins des âmes, ce qui était pour lui travailler « à l'honneur et à la gloire de Dieu ».

Il y a là, pour nous, après quatre siècles, un exemple toujours vivant de fidélité, de vaillance et de probité.

# UNE ERREUR ?

par C.P.T. RIJPER (\*)

*La Revue Réformée* de janvier 1959 contenait une étude de Pierre BOURGUET sur les symboles des quatre évangélistes ou l'éénigme des quatre « êtres vivants » de l'Apocalypse dans l'iconographie chrétienne.

BOURGUET a rassemblé les dates iconographiques et exégétiques de ces quatre symboles. Il arrive à la conclusion suivante : les êtres vivants n'ont rien à faire avec les quatre évangélistes ; l'ordre iconographique est volontaire ; il n'y a pas une tradition fixée ; le rapprochement entre les évangélistes et les êtres vivants est artificiel. Dans la conclusion finale, M. BOURGUET parle d'une erreur indéracinable. Avec esprit, il constate : « Dès lors, la moindre erreur étant aussi vigoureuse, comment faire quand il s'agit d'extirper de grandes hérésies ? » Selon BOURGUET, l'hypothèse de la primitive Eglise est devenue tradition, et cette tradition devient un dogme de pierre de toute la Chrétienté jusqu'aux temps modernes.

Il a raison en disant que beaucoup de ce qu'on a écrit sur les symboles n'est qu'une construction dépourvue de sens réel. Mais n'y a-t-il pas un rapport, qu'il n'a pas mentionné, entre les quatre êtres vivants et les quatre évangélistes ?

La question m'intéresse beaucoup, parce que je vois tous les dimanches de la chaire de l'Eglise du Roi (Koningskerk, construite en 1956), à Amsterdam, « les symboles » des évangélistes ; de droite à gauche, le lion, le jeune homme, le taureau et l'aigle, réunis par une bande d'azur. Plus haut, je vois l'ange du chapitre 14 de l'Apocalypse avec le livre de l'Evangile éternel. La main de l'ange indique les quatre symboles. Eh bien, est-il vrai que je voie tous les dimanches une erreur pétrifiée ?

L'année de la construction de cette église, j'ai étudié le sujet et je ne suis pas venu à la même conclusion que Pierre BOURGUET. Non pas pour des raisons iconographiques, mais pour des raisons exégétiques. Je crois que l'hypothèse de la primitive Eglise prouve une no-

(\*) A propos de l'Etude de Pierre BOURGUET : Les « Symboles des quatre Évangélistes ». *Revue Réformée*, n° 37 (tome X, 1).

tion juste de la Sainte Ecriture dans son sens spirituel. Dans ces temps-là, on a compris la quintessence exégétique. Je vais m'efforcer de le prouver.

Dans la vision de la vocation du prophète Ezéchiel (Ez. 1 : 4-28, cf. 10 : 1-22), nous rencontrons pour la première fois les quatre êtres vivants. Ils ne paraissent pas comme des êtres individuels. Ils sont *unis* dans les quatre manifestations. « Quant à leurs visages, ils avaient *tous les quatre* une face humaine et une face de lion du côté droit ; *tous les quatre*, une face de bœuf du côté gauche et, *tous les quatre*, une face d'aigle » (v. 10).

Or, les détails des quatre faces ne sont pas intéressants. On dit que le lion est le roi des animaux sauvages, le taureau des animaux domestiques, l'aigle celui des oiseaux et l'homme celui de la terre entière. Cependant, cette « exégèse royale » n'est qu'une absurdité de la « biologie mythique ».

Mais il est également illégitime de constater des rapports étroits entre ces quatre êtres vivants et les figures symboliques assyriennes et babylonaines. J'admetts que ces relations ont peut-être existé ; de même, elles sont très probables, parce qu'Ezéchiel a prophétisé pendant l'exil babylonien. Mais la mention de ces relations n'a rien à faire avec l'exégèse de la vision de vocation du prophète.

Que font les êtres dans la vision ?

Ils portent le trône de Dieu aux exilés d'Israël. Ils sont des anges consolants. Le Dieu, qui demeure en Israël entre les Chérubins, vient aux bannis. Les Chérubins du temple (les êtres du *kaporeth* !) conduisent le char du trône de Jahvén vers les fleuves de Babel. En voyant les êtres, le prophète sait que Jahvén n'a pas oublié les siens. Comme il a été le Dieu de grâce à Jérusalem, de même il sera le Dieu qui pardonne les péchés de son peuple pour les bannis. Ils peuvent chanter les chants de Jahvén dans le pays étranger (Ps. 137).

A Babel, Dieu est présent entre les Chérubins, le Dieu des temps passés, qui fera ses miracles en délivrant ses enfants. C'est pourquoi le prophète voit les êtres vivants et le char du trône, le ciel d'azur et « Celui, qui est assis sur son trône », avec le métal brillant et le feu luisant et l'aspect de l'arc-en-ciel (l'arc de la grâce perpétuelle !).

Souvent, on a oublié ce *kerygme* de la prophétie, tandis qu'on s'est fatigué en rassemblant des analogies avec les religions païennes. Mais dans ce *kerygme*, on peut trouver le rapport essentiel entre les êtres vivants et les quatre évangélistes.

Qu'ont-ils fait d'autre que de porter le Sauveur du monde aux pécheurs bannis ? Par les évangélistes, nous connaissons la vie et les actes de Jésus-Christ. Ils sont pour ainsi dire le char du trône de notre Seigneur. Ils conduisent les hommes à la rencontre du Dieu de toute grâce. Ils sont « les anges incarnés », qui portent l'évangile éternel.

C'est de ce rapport que l'iconographie chrétienne a voulu faire profession et c'est une profession légitime.

Hélas, on a tâché de construire des rapports particuliers et individuels. Entre Marc et l'homme. On a identifié l'homme au jeune homme de Marc 14 : 51, qui s'enfuit le corps nu ! Matthieu est le lion, probablement parce qu'il a écrit l'histoire du Lion de Judah pour les Juifs. Qu'est-ce que Luc a affaire avec le taureau ? Est-ce parce qu'il est l'évangéliste des païens, les immolateurs des taureaux ? Pourquoi Jean est-il l'aigle ? On sait que cet oiseau s'élève à une grande hauteur, mais cette notion biologique n'a rien affaire avec les hautes pensées du prologue de Jean (d'ailleurs, TERTULLIEN combine Marc avec l'aigle). Naturellement, on n'a pu trouver ainsi que des rapports accidentels ; l'effet d'une « théologie naturelle » !

Mais, en considérant les quatre évangélistes dans l'unité de leur *kerygme*, les symboles des êtres vivants sont bien placés. La primitive Eglise et l'Eglise du xx<sup>e</sup> siècle n'ont pas besoin d'avoir honte de cette langue symbolique. C'est la divination chrétienne, qui se fait valoir ici. En faisant l'identification des Chérubins de l'Ancien Testament aux évangélistes du Nouveau Testament, on a indiqué le signe caractéristique de ces témoins de la grâce de Dieu !

Les évangélistes sont les successeurs des Chérubins. Ils portent les mystères de la grâce aux peuples du monde. Ils prophétisent que le Dieu de l'Ancien Testament avec l'arc-en-ciel est le Père de Jésus-Christ et que la croix du Nouveau Testament est la manifestation décisive de la grâce.

Voilà pourquoi j'espère que les symboles des êtres vivants paraîtront très souvent dans les églises modernes. L'ancienne iconographie chrétienne peut stimuler l'inspiration des artistes.

*Amsterdam, décembre 1959.*

## Réponse de Pierre Bourguet

Si j'ai bien saisi l'objection qu'a bien voulu formuler M. RIJPER, elle tient en ceci : la démonstration de P. B. est juste si l'on *détaille* la vision, mais précisément il faut la considérer dans son *unité*, et ainsi on en revient à l'Evangile apporté par les quatre évangélistes.

Je me permettrai de faire observer que mon honorable contradicteur est obligé, pour soutenir son point de vue et défendre l'interprétation traditionnelle, de procéder par affirmations massives. Sont-elles fondées ? Par exemple : « les détails des quatre faces ne sont pas intéressants » ; — « il est également illégitime de constater des rapports étroits entre ces quatre êtres vivants et les figures symbo-

liques assyriennes et babyloniennes » ; — « ou si ces relations sont très probables (...), leur mention n'a rien à faire avec l'exégèse de la vision de vocation du prophète » ; — « ils [les évangélistes] sont pour ainsi dire le char du trône du Seigneur », etc...

Ce sont des affirmations. Je crois avoir essayé, quant à moi, d'avancer avec plus de prudence.

Certes, je suis bien convaincu que « la croix du Nouveau Testament est la manifestation décisive de la grâce ». La solution que je propose n'a rien d'incompatible avec ce fait fondamental. Et, d'autre part, après avoir cité et examiné le premier chapitre d'Ezéchiel (le chapitre 10 : 1-22 apporte les mêmes précisions<sup>1</sup>), j'ai bien souligné que ce prophète a inauguré le genre apocalyptique au service de la révélation scripturaire, qu'il a été ainsi, à près de sept cents ans de distance, le précurseur et même « l'initiateur » de saint Jean : donc qu'on ne saurait trouver audacieux le rapprochement entre la vision de l'apôtre et celle du prophète (voir p. 16).

Seulement... je n'en tire pas les mêmes conclusions que M. RIJPER. Il me semble que si « les détails » des quatre faces étaient sans intérêt, on ne voit pas pourquoi les auteurs sacrés les auraient fournis avec précision et les auraient répétés. L'imprécision eût mieux fait ressortir l'unité, si l'unité était seule importante, de même qu'un chapiteau brut, ou vierge de toute sculpture mystérieuse, ne pose plus de problème : il reste chapiteau. Mais voilà encore une comparaison d'ordre iconographique !...

M. RIJPER espère que les symboles « des évangélistes » paraîtront encore très souvent dans les églises modernes. Il peut être tranquille, il ne sera pas déçu.

Reste à savoir si ce ne sera pas, de nouveau, par erreur ?

<sup>1</sup> On s'accorde en général pour estimer que la seule différence de détail, au verset 14 : « face de chérubin » (par rapport à 1, 10) n'écarte pas la mention du taureau. Au contraire ! Voici ce qu'écrivit la *Bible annotée* : « C'est là en effet la face qu'on peut appeler celle du chérubin proprement dit. Car si ce terme est en rapport avec le mot *racav*, aller en char, le bœuf était celui des quatre animaux qui rappelait le plus directement la fonction du chérubin. Dans les monuments assyriens, le taureau a toujours le rôle essentiel. Ce chérubin est placé ici le premier parce que c'était lui qui occupait dans ce moment la place en face d'Ezéchiel. »



# REFORMED CONFERENCE

## CREATION AND EVOLUTION

6 to 10 september 1960

Baarn

The Netherlands

An international conference will be held in Baarn in The Netherlands from September 6-10, 1960, under the auspices of the International Association for Reformed Faith and Action.

The conference will be devoted to a study of the theme  
**creation and evolution**

Introductory papers will be delivered by Reformed scholars from various countries.

Since the conference is intended as an opportunity for intense study of the theme « Creation and Evolution » from different angles, it is hoped that all participants will, if possible, arrange to stay for the whole conference.

Ample time will be allowed for informal contact and discussions and Christian fellowship.

---

### Programme

#### **Tuesday, September 6**

afternoon : Arrival.  
6.00 p.m. : Dinner.  
8.00 p.m. : Opening of the conference.

#### **Wednesday, September 7**

8.30 a.m. : Morning-prayer.  
9.00 a.m. : Breakfast.  
9.45 a.m. : The Ground-idea of Evolutionism, by Dr. Pierre Ch. Marcel, France.  
Discussion.  
12.30 p.m. : Lunch.  
4.30 p.m. : Genesis 1 and 2, by Prof. Dr. N. H. Ridderbos, The Netherlands.  
Discussion.

- 6.00 p.m. : Dinner.  
8.00 p.m. : Continuation of discussion.  
10.00 p.m. : Evening-prayer.

### **Thursday, September 8**

- 8.30 a.m. : Morning-prayer.  
9.45 a.m. : The Reality of Organic Evolution and our Belief in Scriptures, by Prof. Dr. J. R. van de Fliert, The Netherlands.  
Discussion.  
4.30 a.m. : Christianity and the Problem of Origins, by Dr. Philip E. Hughes, England.  
Discussion.  
8.00 p.m. : Continuation of discussion.  
10.00 p.m. : Evening-prayer.

### **Friday, September 9**

- 8.30 a.m. : Morning-prayer.  
9.45 a.m. : Evolutionism and Human Liberty, by Rev. Pierre Courthial, France.  
Discussion.  
4.30 p.m. : Summarizing discussion.  
8.00 p.m. : Conclusions.  
Closing of the conference.

### **further details**

The conference will be held in :

**Zendingscentrum,**

**Wilhelminalaan 3,**

**Baarn, The Netherlands, Tel. 02954/4053.**

The participants will be lodged in this building. Baarn can be reached by train via Utrecht, Amsterdam or Amersfoort.

The participants are requested to arrive in the afternoon of September 6.

The main language of the conference will be English.

In order to promote well-prepared discussions as far as possible the text of the lectures will be sent to the participants in due time before the conference.

The conference fee (inclusive of meals and lodging) will be 32 Dutch guilders (approx. £ 3,—) per person.

All correspondence concerning the conference should be directed to the international secretary : Dr. J. D. Dengerink, Borssenburg 4, Amstelveen, The Netherlands.

All who intend to participate in the conference are requested to send in their registration forms not later than August 1, 1960, to the above address.

# RÉÉDITION DES COMMENTAIRES de JEAN CALVIN

1955 : Edition de *l'Institution Chrétienne*. 1960 : Début de la réédition des *Commentaires à l'Ancien et au Nouveau Testaments*, de Jean CALVIN, par le Tome IV du Nouveau Testament, *l'Epître aux Romains*.

La Société Calviniste de France est toujours activement au travail et est heureuse de vous annoncer la récente sortie de presse de ce Commentaire, publié par les soins des Editions Labor et Fides. Il sera suivi en 1961 du *Commentaire sur la Genèse*, en 1962 du *Commentaire sur l'Evangile selon saint Jean*, etc...

Le texte du Commentaire aux Romains a été établi par le Pasteur Jules-Marcel NICOLE, Professeur à la Faculté de Théologie d'Aix-en-Provence et à l'Institut Biblique de Nogent-sur-Marne, avec la collaboration de Pierre MARCEL, Docteur en Théologie. Les règles suivies sont identiques à celles employées dans l'établissement du texte modernisé de notre *Institution chrétienne*. Même souci de clarté, de présentation aérée, d'alinéas, de caractères divers, pour faciliter la lecture et la consultation. Grâce à sa parfaite connaissance des textes patristiques et à de patientes recherches, M. le Pasteur Michel RÉVEILLAUD — qui soutiendra prochainement ses Thèses de Doctorat en Théologie — précise les références et allusions patristiques ou littéraires du texte de CALVIN.

Le Commentaire comporte une table des noms propres et des ouvrages cités, une table des passages bibliques cités et une table analytique des matières, établie de la même manière que celle de notre *Institution*, pour laquelle nous avions reçu tant de remerciements et de félicitations de la part des amateurs de CALVIN.

Tous les exemplaires de cette Collection sont reliés, lettres dorées, sans que le prix soit modifié de façon appréciable.

Les dernières éditions françaises de ces Commentaires remontent à 1854 (Meyrueis & C<sup>e</sup>) et 1892 (Livres religieux de Toulouse), pour le Nouveau Testament, 1564 pour l'Ancien Testament. Ce sera pour beaucoup un événement de pouvoir les acquérir. Quelle bibliothèque pourrait être privée de ces admirables Commentaires ?

Diffusion pour la France : Librairie Protestante, 140, Bd Saint-Germain, Paris, 6<sup>e</sup>.

Autres pays : Labor et Fides, 23, Grande-Rue, Genève (Suisse) (ou correspondants exclusifs).



# LA REVUE RÉFORMÉE

## Abonnements, envois de fonds et dons

Les abonnements **de solidarité** permettent d'assurer le service de la Revue :

*a) à prix réduit*, aux pasteurs (ou assimilés) et aux étudiants ;

*b) gratuitement*, aux bibliothèques d'hôpitaux, de sanas, de prisons, etc... ;

*c) aux bibliothèques d'étudiants et de diverses Facultés*, afin d'y faire connaître nos publications et en vue d'une raisonnable propagande.

Pour soutenir notre œuvre et faciliter nos publications, des *dons* peuvent être adressés soit par des coreligionnaires français qui désirent s'associer à notre travail, soit par des protestants étrangers qui, sans vouloir s'abonner à la *Revue Réformée*, sont cependant heureux de participer à notre effort.

**FRANCE** : M. Jean MARCEL, 23, rue de Tourville, Saint-Germain-en-Laye (S.-et-O.).

Compte postal : Paris 7284.62.

Abonnement : 10 N.F. Abonnement de solidarité : 15 N.F. ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 7 N.F.

**ALLEMAGNE** : Pastor Wilhelm LANGENohl, Rheydt, Kirchstrasse 1. Konto Nr. 4854.

Städt. Sparkasse, Rheydt. Postcheckamt : Köln 7275.

Abonnement : D.M. 10 ; Etudiants : D.M. 7.

**BELGIQUE** : M. le pasteur Paulo MENDES, 24, rue du Temple, Marcinelle. Compte courant postal 3776.05.

Abonnement : 110 francs belges. Abonnement de solidarité : 150 francs belges ou plus.

Pasteurs et étudiants : 90 francs belges.

**ETATS-UNIS, CANADA** : STECHERT-HAFNER Inc., 31 East 10th Street, New-York 3, N.Y. (U.S.A.).

Abonnement : \$ 2,50. Abonnement de solidarité : \$ 5 ou plus.

**GRANDE-BRETAGNE** : Mr. G. S. R. Cox, Tyndale Hall, Clifton, Bristol 8. — Chèques and Postal Orders should be made payable to Barclays Bank, Ltd (40, Corn Street, Bristol 1).

Abonnement : sh. 17.

**ITALIE** : Libreria di Cultura Religiosa, Piazza Cavour 32, Roma, C.C. Postale 1/26922.

Abonnement : lires 1.200.

Pasteurs et assimilés, étudiants : lires : 750.

**PAYS-BAS** : M. Th. J. BARENTSEN, Leijweg 176. s'-Gravenhage. Postrekening Nr. 384573. Telefoon : 335703.

Abonnement : Fl. 9. Abonnement de solidarité : Fl. 15 ou plus.

Etudiants : prix réduit : Fl. 6.

**PORTEGAL** : Prof. M. CONCEICAO Jr., Avenida dos Combatentes, 26-1º D. Algés.

Abonnement : 60 \$ 00.

Pasteurs et assimilés, étudiants : 43 \$ 50.

**SUISSE** : M. R. BURNIER, 39, boulevard Grancy, Lausanne. Compte postal : II.6345.

Abonnement : 10 francs suisses. Abonnement de solidarité : 15 francs suisses ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 7 francs suisses.

**AUTRES PAYS** : N.F. F. 11,

# PUBLICATIONS DISPONIBLES

## (Extraits)

*Au siège de La Revue Réformée* (cf. page 3 de la couverture, France).

### NOUVEAUTES.

Arthur PFENNINGER, <i>Pour l'Honneur de Dieu</i> (Le drame de la vie de Calvin), Pièce en 3 Actes ; adaptation française par Edmond Duménil	3	N.F.
Herman DOOYEWERD, <i>La nouvelle tâche d'une philosophie chrétienne</i> ..	4,50	
<i>Catholicisme et Protestantisme</i> , Lettre pastorale du Synode général de l'Eglise réformée des Pays-Bas sur l'Eglise catholique-romaine, 4 <sup>e</sup> édition entièrement refondue. Format de poche 18 × 12. Collection « Les Bergers et les Mages » .....	4,80	N.F.
Jean CALVIN, <i>Brève Instruction chrétienne</i> , Adaptation en français moderne. Collection « Les Bergers et les Mages » .....	3,	
Jean CALVIN, <i>Petit Traité de la Sainte-Cène</i> , adaptation en français moderne. Collection « Les Bergers et les Mages » .....	3,	
Jean CALVIN, <i>La Nativité</i> .		
I. L'annonce faite à Marie et à Joseph .....	2,75	
II. Le Cantique de Marie .....	2,75	
III. Le Cantique de Zacharie .....	2,75	
IV. La naissance du Sauveur .....	2,75	

### NUMEROS SPECIAUX DISPONIBLES.

Pierre LESTRINGANT, <i>Le Ministère de l'Eglise auprès des malades</i> ....	6,30	
Jean CALVIN, <i>Sermons sur la mort et passion du Christ</i> .....	3,30	
Théodore DE BÈZE, <i>La Confession de Foi du Chrétien</i> .....	7,	
Auguste LECERF, <i>La Prière</i> (Notes dogmatiques, I) .....	3,90	
Auguste LECERF, <i>Des Moyens de la Grâce</i> (Notes dogmatiques, II) .....	5,	
G. C. BERKOUWER, <i>Incertitude moderne et Foi chrétienne</i> .....	3,50	
John MURRAY, <i>Le Divorce</i> .....	4,65	
Pierre MARCEL, <i>Le Baptême, Sacrement de l'Alliance de grâce</i> .....	5,40	
Pierre MARCEL, <i>L'Actualité de la Prédication</i> .....	2,40	
<i>La Confession de Foi des Eglises réformées en France</i> , dite « Confession de La Rochelle ». Format de poche .....	2,	
<i>Sécularisation du monde moderne</i> , par H. DOOYEWERD, R. GROB, D. M. LLOYD-JONES, Jean CADIER, André SCHLEMMER, etc. .....	5,	

(Les numéros spéciaux de *La Revue Réformée* se trouvent également en librairie).

**A LA LIBRAIRIE PROTESTANTE, 140, Bd St-Germain, Paris, 6<sup>e</sup>**

**Jean CALVIN, INSTITUTION DE LA RELIGION CHRETIENNE**  
(Editions Labor et Fides, Genève)

Livre I, relié : 18,90 N.F.	Broché .....	12,90
Livre II, relié : 24,90	Broché .....	18,90
Livre III, relié : 35,70	Broché .....	31,50
Livre IV et Tables, relié : 45,	Broché .....	41,70

Jean CALVIN, <i>La vraie façon de réformer l'Eglise</i> .....	7,90	
Pierre MARCEL, <i>A l'Ecole de Dieu</i> , Catéchisme réformé (en réimpression).		
Pierre MARCEL, <i>A l'Ecoute de Dieu</i> , Manuel de direction spirituelle.....	5,	

*Le Gérant : Pierre Ch. MARCEL.*

Cahors, Imprimerie A. Coueslant. — 96.053

Dépôt légal : III-1960.

Achevé d'imprimer le 10/VII-60.